


7 · 8 · 84

LES

PYRÉNÉES

ET

LE MIDI DE LA FRANCE.

LES PYRÉNÉES

ET

LE MIDI DE LA FRANCE

Pendant les mois de novembre et décembre 1822,

par A. Thiers,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1840

I

Le passe-port.

Parti de Paris en octobre 1822, avec le projet de visiter les deux grandes enceintes de montagnes qui bornent notre France, je m'étais promis de recueillir des notes sur le pays que j'allais parcourir. Quelque grand que soit le spectacle des Alpes, quelque touchante que soit la vue d'un peuple sage, éclairé et réellement libre, j'ai cru devoir garder pour

moi les émotions que j'avais éprouvées. Mais transporté bientôt au milieu des Pyrénées, témoin des mouvements qui ont lieu sur notre frontière, des anxiétés de nos provinces méridionales et des dernières défaites de la régence d'Urgel, j'ai cru pouvoir fournir quelques détails intéressants sur des lieux et des hommes dont on s'occupe aujourd'hui sans les connaître assez.

Je voudrais bien, sans plus de retard, me porter tout de suite à Perpignan ou dans la Cerdagne, et montrer au lecteur ces moines, ces guérillas, ce peuple enfin si pittoresque, et qui ressemble à une migration d'Asiatiques au milieu des Européens; mais la police ne permet pas d'aller si vite, et je ne puis m'empêcher de faire connaître d'abord les agréments et les commodités du passe-port, la facilité du *visa* et l'urbanité de nos officiers de police. Je ne suis pas de ces ingrats qui médisent de la civilisation au milieu de ses bienfaits; j'admire comme un autre ces commu-

nications si rapides, préparées à tous les instants et pour le service de tous. Mais la marche de la civilisation sert autant la police que la liberté ; et, si elle nous donne, à nous sujets, les *malles-postes*, elle donne au pouvoir les *télégraphes*. Rien n'est plus beau, sans doute, que de voir, à l'instant où l'on part, des courriers vous devancer au loin pour avertir vos amis, et les appeler sur le point où vous voulez les rencontrer ; de trouver des diligences douces et rapides toujours prêtes à vous recevoir, et le gouvernement, si soigneux de la tranquillité de ses sujets, vous offrir des passe-ports, dans lesquels il est enjoint *à toutes autorités civiles et militaires de vous accorder aide et protection.*

J'en conviens, on n'a pas tout cela dans les bois ; mais ces courriers si officieux seront-ils bien discrets ? ce papier qu'ils portent au loin ne s'ouvrira-t-il que pour mes amis ? et ce passe-port protecteur me vaudra-t-il toujours aide et secours ? Suivant un certain signe se-

cret, ne me fera-t-il pas regarder entre les deux yeux par un gendarme ou un maire, et consigner dans une tour de province ? Ce n'est pas tout encore : ce passe-port, sincère ou non, il faut l'avoir. J'ai réglé mes affaires, j'ai embrassé mes amis, je veux partir, mais il faut qu'un préfet ou des commis y consentent. Je me présente dans cette grande salle, où les voyageurs, placés sur de longues banquettes, montrent à la police leur front ovale ou haut, leurs yeux noirs ou bleus, leur nez aquilin ou épaté ; je demande à être signalé. Avez-vous, me dit-on, un certificat de votre commissaire ?... Sur ma réponse négative, on me renvoie, et je viens faire certifier au censeur qui préside aux mœurs du quartier, qu'il est content de moi.

Avant de pouvoir pénétrer, j'entends plus d'une querelle scandaleuse ; je parviens enfin jusqu'à la chaise curule, et, m'inclinant profondément, je déclare que je veux *circuler librement* et que j'ai besoin d'un passe-port.

— Pour quelle destination? me dit le commissaire.

— Pour l'étranger.

— Pour l'étranger! reprend-il, et dans un moment tel que celui-ci! (c'était en octobre dernier)... Où allez-vous?

— En Suisse.

— Quelles affaires vous y appellent?

— Aucune.

— Aucune! et vous prétendez que, sans motifs, M. le préfet vous permette de partir!

— S'il me plait de voyager sans raisons, M. le préfet est-il chargé de raisonner pour moi?... D'ailleurs le seul motif de voir du pays n'est-il pas suffisant?

— C'est assez; l'autorité verra ce qu'elle doit faire... vous reviendrez dans trois jours.

— Quoi! dans trois jours! et si je suis pressé de partir! si mes dispositions sont faites! si ma place est prise!

— Dans trois jours.

— Mais, de grâce, ai-je été déféré à M. le commissaire? a-t-il quelque plainte sur mon compte?

— Aucune.

— Il est donc content de moi? car ici les bons doivent être ceux qu'il ne connaît pas.

— Dans trois jours.

— J'écoute ce grave arrêt, prononcé avec l'inflexibilité du destin, et j'attends qu'il soit décidé si, en passant le Jura, je n'interromprai pas le congrès de Vérone. Le terme expiré, je reviens. Monsieur, dis-je avec la timidité d'un justiciable, les trois jours sont écoulés. On me regarde fixement comme pour se retracer un souvenir effacé par la multiplicité des affaires; après un moment de silence : Il faut revenir, me dit-on.

— Cependant je n'avais été renvoyé qu'à trois jours.

— Il faut revenir.

— Les formalités ne sont-elles pas achevées?

— Non, monsieur ; vous ne les connaissez pas toutes. Alors, avec un air d'ennui, où se cache je ne sais quel plaisir d'être la plus sentie des autorités, on me montre le dossier d'un voyageur, et j'aperçois qu'il faut parfois des rapports *supplémentaires* sur *les qualités morales et politiques* des individus. Ignorant si j'avais l'honneur du rapport supplémentaire, et ne pouvant prévoir quand les commis de monseigneur de l'intérieur et de l'extérieur seraient suffisamment éclairés, je renonce à ce passe-port; j'en prends un simple pour une commune frontière ; je pars, je le montre à vingt gendarmes, qui le regardent avec de grands yeux, et, reconnaissant à peu près, soit à la forme du papier, soit à celle des traces noires, que c'est un passe-port, me le rendent bonnement. Je franchis la frontière ; j'arrive aux portes de Genève, manquant tout au plus au gouvernement génevois, si je manquais à quelqu'un, car j'étais autorisé à circuler en France et non en Suisse. Le jour commençait

à peine ; l'ombre transparente laissait apercevoir le Jura, Salève, le Mont-Blanc ; les portes de la sage ville étaient fermées comme au temps où le jeune horloger, depuis auteur d'*Émile*, arriva trop tard pour entrer, et s'enfuit à Turin. Le pont-levis s'abaisse sur un fossé plein des eaux du lac. Qu'êtes-vous ? me dit un garde.

— Français.

— Votre passe-port ?

— Je n'en ai point.

— Votre nom ?

— Adolphe T***.

— Entrez.

...Depuis je n'ai plus su qu'il existât un gouvernement à Genève.

En quittant la Suisse pour la Savoie, on apprend bientôt qu'il y en a un en Piémont. Lorsqu'on a déclaré au consul piémontais qu'on ne prendra pas la route de Turin, parce que Turin conduit à Vérone, il faut traverser les lignes des douanes, faisant

fonction de cordon sanitaire contre certains livres. Si l'on vient de l'un de ces pays où l'on a la mauvaise habitude de lire, si on lit même en voiture, et si on porte du papier imprimé, la douane est aussitôt en arrêt.

— Avez-vous la *Révolution de Piémont?*

— Non.

— Quel est ce volume?

— C'est la *Révolution de France.*

— Une révolution! s'écrient toutes les hiérarchies de la douane; à la censure de Chambéry!...

En repassant en France, on sent tout aussitôt l'action du pouvoir. Arrive-t-on surtout dans les provinces méridionales, s'avance-t-on de Montpellier à Narbonne, la voix des commis devient plus haute; à Perpignan enfin, les préfets, sous-préfets et maires, sont de grands diplomates chargés du salut public.

Dans une commune frontière, où le domestique de chaque hôtel va d'usage faire viser

les passe-ports, j'emploie la voie ordinaire; mais les temps n'étaient plus ordinaires, parce qu'une compagnie de chasseurs était dans le bourg, et ce bourg s'appelait une place.

— Quoi! me dit le maire, dans les circonstances actuelles, envoyer un domestique!

— Je sais, M. le maire, ce qui vous est dû; mais j'ai suivi l'usage.

— L'usage!... Savez-vous, monsieur, que pour la moindre chose je fais arrêter?

— Sans doute, vous voudrez bien m'entendre?

— Voyons, voyons ce passe-port... Quoi! il est pour Paris, et vous êtes dans les Pyrénées!

— Vous savez, M. le maire, que...

— Je sais, je sais mon métier.

— Vous savez donc que, d'après la loi...

— La loi, la loi, je la connais, et vous n'avez pas à me l'apprendre.

— C'est pourquoi je vous rappelle qu'on ne doit désigner que le lieu final.

— Ce qu'on doit ou ce qu'on ne doit pas, je le sais; et pour la moindre chose, répète monsieur le magistrat en se levant, je fais arrêter.

Je me tais alors, et voyant qu'on m'interrogeait sans vouloir de réponse, j'attends. M. le maire lit chaque *visa*, s'arrête à chaque date, me demande plusieurs fois si c'est un 2 ou un 3; enfin il appose sa signature désirée; il me permet de faire cinq lieues jusqu'à la prochaine commune, où un nouveau maire me demandera pourquoi je suis au pied du *Canigou* ou du *Pic-du-Midi*, au lieu d'être au pied de la butte Montmartre, et après mille questions, m'accordera encore une étape. Lorsque M. le maire a signé : Est-ce tout? lui dis-je.

—Non, il faut apposer encore les armes de la commune.

—Or les armes ne sont pas chez M. le maire; je vais chez le garde des sceaux, à l'extrémité d'un faubourg couvert de neige;

il n'y est pas ; j'y reviens respectueusement, et je reçois enfin le centième coup de cachet sur mon passe-port couvert du blason de toutes les communes ; je donne le trois ou quatre centième salut, et il m'est permis de quitter un lieu où une demi-heure suffit à exercer la curiosité, et où vingt-quatre suffisent à peine à satisfaire la police.

Deux jeunes Espagnols, fort enthousiastes, témoins de cette scène, se raillaient de moi. Vous, me disaient-ils, vous êtes les pères de la liberté en Europe ! Il faut convenir que vous ne jouissez pas de vos œuvres. *Sic vos non vobis.*

— Mes amis, leur dis-je, il faut des sacrifices à la sûreté publique.

— Sans doute, me répliquèrent-ils ; si un passe-port faisait connaître les intentions du porteur ; si tous les gendarmes savaient lire ; et si, quand on a écrit qu'un voyageur a le visage rond ou long, il n'était plus permis de s'y tromper ; si enfin les passe-ports avaient

fait découvrir un seul complot, sauvé un seul gouvernement ou un seul ministère, soit. Mais ils ont vexé tout le monde, n'ont servi personne, et ils blessent la plus sensible de toutes les libertés, la liberté privée. Si les peuples modernes ne sentent pas toujours l'oppression, ils sentent au moins la gêne. Les gouvernements devraient ne pas les serrer de trop près, et les traiter comme ces prisonniers, auxquels on donne une ville pour prison.

14

II

Genève, — le Grésivaudan et Grenoble.

Il est assez ordinaire d'attacher trop d'importance à ses propres impressions, et de vouloir à chaque instant ou chaque pas faire un journal ou un voyage. C'est là sans doute se compter pour trop, et vouloir mettre son âme dans celle des autres. Si néanmoins, sans exprimer éternellement ce qu'on sent, on montrait avec exactitude et simplicité les

mille faits que chacun est dans le cas de rencontrer, peut-être les nombreux voyages que nous possédons en auraient plus d'intérêt, et certainement une instruction plus réelle ; nous aurions moins de déclamations et plus de faits. Après avoir parcouru les Alpes, je n'ennuierai pas le lecteur des exclamations usitées à leur aspect; mais, s'il a besoin de voir de grands accidents, de belles eaux, des perspectives immenses, s'il a besoin surtout de s'assurer à lui-même que la liberté tant réclamée est quelque chose de réel, que l'égalité, non celle qui exclut toute supériorité, mais celle qui donne au plus petit le nécessaire, est possible ; s'il a tous ces besoins, je lui conseillerai d'aller en Suisse y agrandir son âme sur les hauts lieux, s'y réjouir de cette conviction que le bonheur des hommes est possible à un certain degré, et y comprendre que si Voltaire, Montesquieu, Buffon, durent naître en France, Rousseau dut naître à Genève.

En quittant la Suisse et en passant dans les Alpes françaises, qui renferment le riche et patriotique Dauphiné ; qui bordent le Midi, si peu connu, si mal jugé, et qui doit donner aujourd'hui tant d'espérance aux amis de la civilisation et des lumières; en passant des dernières terrasses des Alpes aux plaines du Languedoc, en m'élevant de nouveau sur les Pyrénées, dernier boulevard de la liberté européenne, sur les Pyrénées, menacées de tant d'orages et pleines de tant d'événements, que leur mâle et touchante beauté n'est plus qu'un accessoire pour la curiosité du voyageur ; j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de décrire ce que j'avais rencontré sur mes pas. Ce n'est point une nature particulière d'objets que je me propose de faire connaître, mais tout ce dont j'ai été frappé, des lieux, des hommes avec leurs affections actuelles, leurs vœux et leurs craintes ; des ouvriers, des commerçants, des militaires, des fugitifs, le tout comme je l'ai vu, dans l'ordre ou le désordre

où je l'ai rencontré. Ces objets m'ont tous appris quelque chose sur les plus importants intérêts de l'époque. C'est à ce titre que j'en ai conservé le souvenir, et que je ne crois pas inutile de le transmettre, en France surtout, où le Midi est peu connu, parce qu'il est loin de la capitale, centre de toute activité et de toutes connaissances; aujourd'hui où l'on s'occupe tant des Pyrénées, de l'Espagne et de l'armée d'observation, ce récit simple et sincère ne sera pas sans intérêt. Quel qu'il soit, il renferme des faits; et je le demande, qui peut regretter aujourd'hui, où l'on raisonne tant et où l'on voit si peu, d'avoir recueilli quelques faits de plus?

Je venais de quitter Genève, où j'avais été témoin de l'affluence des étrangers qui revenaient des Alpes, chassés par l'hiver, ou qui allaient les traverser pour se rendre à Vérone. J'avais vu l'indifférence des Génevois pour plus d'un passager célèbre, leur sécurité sur les événements du congrès, leur tran-

quille dédain pour les embarras diplomatiques. J'avais été affligé, en passant chez les Savoyards, du triste spectacle d'un bon peuple sous de mauvaises institutions ; et je m'étais assuré que tout n'est pas égal en fait de gouvernement, comme le prétendent les pyrrhoniens politiques. J'avais quitté Chambéry et les Charmettes, et, laissant derrière moi la route de Montmélian qui conduit à Turin, je pénétrais déjà dans cette belle vallée du Grésivaudan, qui commence le Dauphiné. J'avais à gauche et sur mes derrières le fond immense des Alpes, où tant de montagnes élèvent leurs têtes. Après un premier rang de coteaux fertiles et déjà un peu jaunis par l'hiver, après un autre de montagnes bleuâtres, j'apercevais par intervalle des pics plus élevés et portant sur leur front des neiges éclatantes, signe de la haute région où ils dominaient. De ce majestueux horizon jusqu'au point où je me trouvais, s'étendait un vaste bassin, dont les sinuosités s'élargis-

saient en se rapprochant, et laissaient enfin échapper l'Isère tout fangeux. Ce fleuve s'acheminait paisiblement vers le Grésivaudan et venait passer à côté du fort Barraux, placé devant moi. Ce fort, bâti par un duc de Savoie, à la grande satisfaction du célèbre Lesdiguières, qui avait dit : *Tant mieux, il est bâti pour nous,* et qui, en effet, s'en empara lui-même ; ce fort, devenu depuis notre principale défense de ce côté, je le voyais s'élever sur une éminence, au centre de la vallée, et se dessiner avec ses murs, ses lignes et ses angles sur un ciel chaud et lumineux. Le terrain, loin de s'élever et de se resserrer derrière le fort, s'abaissait tout à coup ; la double enceinte des montagnes semblait se précipiter dans un fond immense, et s'y confondre avec les nuages amoncelés à l'horizon, et tout brillants du soleil qui venait de s'y cacher. A droite étaient les montagnes de la Chartreuse, élevées en étages ; à gauche l'Isère et cette chaîne des Alpes, qui passe de la Savoie en

France, et n'expire que dans les flots de la Méditerranée.

Je contemplais cette délicieuse vallée, et tantôt je regardais l'amphithéâtre glacé des Alpes, tantôt le fort et le fond sur lequel il se dessinait ; là tout était lumière et chaleur ; là je voyais une saison meilleure, la France, et surtout mon lieu natal, et j'avançais avec joie, mais lentement, car dans cette bonne Savoie, si heureuse par son caractère, si peu par son administration, l'industrie est dans l'état le plus misérable ; les moyens de communication sont rares et peu commodes, et, malgré le voisinage du Dauphiné, à peine deux ou trois voyageurs par jour franchissent-ils la route de Chambéry à Grenoble.

J'avais pour compagnon de voyage un vieillard qui avait servi jadis dans les gardes wallonnes, et ensuite dans la garde de Léopold, archiduc de Toscane ; qui depuis la révolution s'était retiré à Chambéry, où il avait plaidé trente ans, et où il venait de gagner

un procès considérable, ce qu'il annonçait dans tous les villages, où il était connu comme une antiquité du lieu. Cet excellent vieillard mêlait le souvenir de sa longue querelle au souvenir des cours où il avait servi, de Rousseau qu'il avait connu aux Charmettes, de la fédération du 14 juillet qu'il avait vue, et rappelait tous ces objets ensemble, sans paraître se douter qu'ils eussent quelque chose de contraire. On voyait que les images étaient conservées en lui sans le sentiment qui les accompagne. Un Génevois qui voyageait avec nous lui prêtait comme moi une attention complaisante. Je vis en cette occasion qu'il y a partout quelque chose à apprendre. Je songeais à cette puissance du roi de Piémont, qui possède à peine quelques montagnes, placées entre les plus grands États de l'Europe, et qui commande, avec des armées qui ne sont pas à lui, à un peuple qui ne veut plus être à lui. Je me demandais de quoi l'on louait le souverain dans les cérémonies; no-

tre vieillard me l'apprit bientôt. Savez-vous, me dit-il avec une voix grave et un air recueilli, savez-vous que c'est une bien grande maison que celle de Savoie?

N'ayant rien à dire à cet égard, j'approuvai de la tête.

— Savez-vous, ajouta-t-il, qu'elle compte neuf siècles d'existence?

Je fus saisi à ces mots d'un trait de lumière. Ainsi, me dis-je, il n'y a point de vanité mécontente; chacun sait trouver les moyens de s'estimer; et probablement on connaît même à *Monaco* un côté par lequel le prince est plus grand que les autres princes ses confrères.

Mon voisin le Génevois sourit, et, conduit par l'entretien, me demanda où en était mon pays. Savez-vous, me dit-il, qu'il y a trente ans, j'ai vu considérablement de vos Français fugitifs? Dieu! qu'ils étaient malheureux! Notre lac était couvert des barques qui les portaient; et suivant l'usage, on abusait de

leur misère. Il en était deux surtout, que je transportai dans ma barque à Lausanne; ils étaient bien pauvres, et je tâchai d'être bien raisonnable dans le prix que je leur demandai. Ils sont tous revenus sans doute, mais du moins tant de malheurs les ont-ils corrigés?

— Le malheur, lui répondis-je, irrite et ne corrige pas.

— Vous avez raison, ajouta le Génevois avec une espèce de retour sur lui-même et d'un air résigné; nous l'avons bien vu quand les nôtres se sont ressaisis du gouvernement.

Je laissai là ce dialogue pour contempler la vallée. Nous avions franchi le fort et nous pénétrions dans le plus large de cette belle enceinte, qui s'ouvre, se resserre, s'ouvre encore, semble se fermer de nouveau et tout à fait à Grenoble, mais se dénoue tout à coup pour donner issue à l'Isère, et ne va finir qu'à Tulins, après un circuit de vingt lieues. Sa largeur n'est jamais plus grande d'une demi-

lieue, et presque toujours elle est moindre, de manière qu'elle ne s'élargit jamais en plaine, et sans être sauvage comme une gorge, ni découverte comme un bassin, elle conserve assez de gravité, de lumière et d'ombre. La route est tracée à droite en entrant en France, au pied de très-grands coteaux couverts de bois et de troupeaux, quelquefois taillés à pic et recouverts de leur sommet jusqu'à terre, de lianes abondantes. Par-dessus se montre un rang de roches ébréchées, portant dans leurs intervalles des bois de sapin. A gauche, le terrain s'abaisse jusqu'à l'Isère, s'élargit en pâturages ou en terres à blé, et se relève jusqu'au pied des montagnes opposées qui forment la branche parallèle. Les habitations se montrent à une lieue du fort Barraux, et ne s'interrompent plus jusqu'à Grenoble, c'est-à-dire pendant six à huit lieues. Pendant ce long trajet, elles ne présentent qu'un village continuel où les maisons, propres et quelque peu semblables aux chalets suisses,

seraient légèrement espacées. Les femmes sont toutes assises sur le seuil de leurs portes ; les unes cousent avec une merveilleuse rapidité et une propreté extrême les fameux gants de Grenoble, qui vont dans toutes les capitales de l'Europe revêtir les mains les plus délicates ; d'autres dépouillent le lin de son enveloppe ligneuse et le filent à la quenouille pour le transmettre aux tisserands, non moins fameux à Grenoble, que les gantiers. A ce spectacle s'en joint un autre : de grands bœufs, au large front, liés deux à deux, traînent d'énormes sapins, qui, nés sur les montagnes de la Chartreuse, vont se diviser en planches dans les scieries de Grenoble, ou flotter sur l'Isère et le Rhône, pour vieillir enfin dans les plaines du Midi.

Le caractère des physionomies change. Ce n'est plus le front large et plat, le nez épaté, les grandes lèvres des Savoyards ; c'est encore la taille des montagnards, forte et assez épaisse; mais les traits sont moins gros, les visages

plus animés, on voit qu'on approche de la France, c'est-à-dire, de la nation vive de l'Europe, qui, tour à tour flamande dans les Pays-Bas, allemande en Alsace, suisse en Dauphiné, italienne en Provence, espagnole dans les Pyrénées, demeure cependant elle-même, et si elle n'a pas, comme toutes les nations de l'Europe, les traits fortement prononcés d'un seul caractère et la possession éminente d'une seule qualité, a cependant la facilité de se les donner presque toutes, et se distingue particulièrement par le mélange et l'équilibre des facultés ; de là naissent chez elle la justesse et l'étendue d'esprit dans les sciences, la pureté de goût dans les arts, enfin la mobilité et la violence dans les affections.

Grenoble est une ville dont l'intérieur n'a rien d'attrayant que le bon visage de ses habitants. Pour en jouir, il faut en franchir les portes et la voir de dessus les hauteurs. D'ailleurs, quand on a observé les principaux

quartiers d'une ville, la manière dont les maisons sont bâties, quand on a cherché dans la nature du sol la raison des matériaux employés, dans les mœurs des habitants ou dans le climat la cause particulière de la forme donnée aux constructions, il faut, je crois, sortir hors des murs, s'élever le plus haut que l'on peut pour juger de la manière dont les habitations sont répandues sur le sol et saisir ainsi la forme de la cité; on possède alors le plan général et détaillé d'une ville. Il me semble, pour moi, que lorsque j'ai fait ce travail, beaucoup de choses me sont expliquées. Quelque simples que ces observations paraissent, je crois que c'est là que commencent la politique et l'économie publique, et je ne pense pas qu'il faille négliger la partie élémentaire des choses.

Je me rendis un matin sur les beaux coteaux de Mont-Fleury; le temps était aussi doux que dans les plus beaux mois de printemps. Le ciel répandait une brillante lumière

sur l'enceinte des montagnes, et éclairait, sans la fondre, la neige répandue sur leurs sommets. La vallée du Grésivaudan s'arrondit à Grenoble comme un cirque, et présente un bassin parfaitement uni et d'une admirable richesse; l'Isère s'y engage, le parcourt lentement en revenant plusieurs fois sur lui-même et semble ne plus pouvoir trouver d'issue; mais on le voit enfin s'échapper par une ouverture des montagnes et traverser Grenoble, qui semble garder sa sortie.

J'étais placé à Mont-Fleury dans une habitation fort spacieuse, où j'apercevais çà et là des instruments de gymnastique, qui semblaient destinés à l'instruction d'une jeunesse différente de la nôtre. Le bâtiment était silencieux et fermé. Un jeune enfant, parlant très-bien le français, quoiqu'avec un accent étranger, m'apprit que c'était le beau collége de Mont-Fleury, récemment fermé par un arrêté de l'instruction publique, et ajouta de plus qu'il était Suédois, et qu'il était demeuré le

dernier, à cause de l'éloignement de ses parents.

Ce bel établissement, fermé depuis deux ans, et le premier de ce genre qui eût été importé de Suisse en France, comptait déjà cent dix élèves français et étrangers. On avait tâché d'y appliquer l'éducation physique de l'*Émile* à une réunion de jeunes gens. L'éducation y précédait l'instruction, qui, à son tour, n'était pas négligée. Les premières langues qu'on y enseignait étaient les langues étrangères et vivantes, et c'était en les parlant que les élèves allemands, français, anglais et italiens se les communiquaient réciproquement. Les maîtres avaient le soin de les employer alternativement dans chaque exercice. Les langues anciennes venaient ensuite, et dans deux ans plus d'un élève savait déjà le latin aussi bien que nos latinistes rachitiques, qui ont passé huit années en traduisant Tite-Live, Tacite, Virgile et Horace, qu'ils n'ont pas compris, mais haïs, et auxquels ils ne peuvent revenir avec quelque goût, qu'a-

près dix ans passés hors du collége. C'était encore le premier établissement français où l'on eût essayé d'exercer les jeunes gens à l'improvisation par des narrations orales. Des exercices gymnastiques, des courses au milieu des montagnes environnantes, renforçaient leur tempérament en retardant leurs passions. Les instituteurs, transportés là avec leur propre famille, vivaient en pères avec leurs élèves. Chaque culte y était librement professé. Il paraît que cette liberté même a déplu. Des dénonciations, dont on a d'ailleurs donné connaissance officielle aux chefs accusés, des déclamations faites du haut de la chaire, contre ce qu'on appelait l'éducation *à tours de force*, ont bientôt ruiné ce bel essai; et le conseil d'instruction publique, après avoir reconnu, par son arrêté, que l'instruction était satisfaisante, que la moralité des maîtres était irréprochable, a franchement déclaré que l'éducation n'étant, à Mont-Fleury, ni assez monarchique, ni assez religieuse, le

collége serait fermé. L'arrêté a été rendu en vertu d'un décret de l'empire, qui est précis et qui donne réellement à la commission les pouvoirs dont elle a usé. Je suis toujours plus étonné qu'on ne rende pas de pareils arrêtés aux cris de *Vive l'empereur*, qui a si bien pourvu les grands maîtres, les gardes des sceaux, les préfets, de moyens d'interdire, de suspendre, de clôturer, etc., etc.

J'ajouterai deux faits, parce qu'ils sont consignés dans les pièces dont la commission a délivré copie aux chefs incriminés : c'est que l'on se plaignait de n'avoir pas assez trouvé de catéchismes dans l'établissement, et ensuite que l'un des maîtres avait assisté aux audiences de police correctionnelle, et avait paru favorablement disposé en faveur de certains accusés.

Le collége a été fermé. Les capitaux considérables qui avaient été employés à une destination spéciale, à approprier des localités qui ne peuvent convenir qu'à un pension-

nat, ont été perdus; et trois familles honorables, qui avaient l'espérance fondée et méritée d'une fortune, ont été presque ruinées. Toutefois les Grenoblois, qui se tiennent rarement pour battus, se sont empressés d'ouvrir une souscription et de fournir aux instituteurs cinquante mille francs, sans intérêt, pour qu'ils aillent continuer à Genève les essais heureux qu'ils avaient commencés en France.

Grenoble renferme une population forte et calme, mais essentiellement indépendante, parce qu'elle est montagnarde et industrieuse. Ses intérêts sont fixes comme son commerce; elle ne vend aujourd'hui que ce qu'elle vendait autrefois, des gants, des toiles, des bestiaux, etc.; elle a peu varié dans ses affections, et ne les a pas portées de gouvernement en gouvernement, comme beaucoup d'autres populations dont les intérêts étaient mobiles. Elle a toujours préféré celui qui lui paraissait promettre le plus de liberté, et aujourd'hui,

comme du temps de son Mounier, qu'elle honore avec respect et dont elle possède encore un frère, elle protégerait les parlements contre des intendants de province et des garnisons.

L'habitude d'avoir des régiments dans ses murs fait qu'elle sait se faire respecter. Les militaires conviennent que si nulle part on ne les accueille mieux, nulle part aussi on ne souffre moins la morgue des uniformes. Le voisinage de l'étranger rend comme partout les Grenoblois extrêmement Français, car nulle part on ne trouve plus de patriotisme que sur les frontières.

Je n'ai vu en aucun lieu autant qu'à Grenoble cette indifférence pour le résultat de ses paroles, qui est si ordinaire à Paris ; je ne l'ai vue au même degré que dans les pays partagés et fortement passionnés ; mais là même, si j'ose dire, on n'est pas indifférent sur ce résultat ; on veut, au contraire, lui en donner un hostile et qui blesse l'ennemi qu'on

a en présence et avec lequel on dispute. J'ai vu plus d'un de ces pays où l'on se mesure des yeux, où l'on s'attaque de sarcasmes, de menaces vagues, et où l'on se poursuit de vœux meurtriers. Il n'est que trop vrai que plusieurs villes de notre patrie en sont à ce point ; je n'aimerais pas à les désigner, mais il ne faut pas taire qu'il y en a. On parle à Grenoble les fenêtres ouvertes, à voix haute, et on ne craint pas dans les auberges d'être entendu du voisin. On y censure même hautement l'autorité locale ; j'ignore si elle a la modération des magistrats de Genève ou des États-Unis ; mais je sais bien que si les mêmes magistrats demeuraient longtemps à Grenoble, ils acquerraient bientôt la première vertu du pouvoir, la patience et la soumission à la critique.

On a dissous ici l'école de droit, on a privé la ville des avantages que lui procurait la présence de quelques centaines de jeunes gens. Cependant qu'en est-il arrivé ? Comm

ce n'était pas à Grenoble et en étudiant en droit qu'ils devenaient ce qu'on ne voulait pas qu'ils fussent, comme ils arrivaient presque tous du Dauphiné ou du Lyonnais avec les dispositions qu'ils manifestaient ensuite dans leurs réunions, ils ont porté ailleurs ce qu'ils avaient dans le cœur. On a donc dérangé inutilement l'existence de quelques professeurs, privé quelques ouvriers de travail, et Grenoble a pensé qu'on ne l'aimait pas.

De Grenoble on passe dans les grandes Alpes pour se rendre dans le midi de la France; et on refait, en sens contraire, la route que Bonaparte suivit en venant du golfe Juan. On rencontre d'abord l'antique château de Vizille, où l'on trouve retracés, pour ainsi dire, les trois âges de la nation française. Ce château gothique appartint autrefois à Lesdiguières, dont on voit la statue équestre sur l'une des faces. Depuis il servit aux états de Dauphiné, lorsqu'à la voix de Mounier ils se réunirent

en 1788 à Vizille, et commencèrent la liberté française. Enfin, acquis par les MM. Perrier, il a conservé sa forme extérieure, mais il a reçu dans sa vaste contenance une fort belle manufacture. Ainsi ce château, où se trouvent réunis tant de nobles souvenirs, présente à la fois la féodalité, la liberté et l'industrie, c'est-à-dire les trois âges de notre histoire.

La route à travers les Alpes est aussi pittoresque et aussi grande que dans la plus belle partie de la Suisse. Le souvenir de Bonaparte y est répandu partout. Aux trois lacs, disent les paysans, il rencontra les régiments de Labédoyère; à Corps, il passa la nuit; à Gap, il séjourna dans une auberge où les plus simples voyageurs ont de la répugnance à s'arrêter. L'hôte, vieillard qui chancelle en faisant sa cuisine, vous regarde longtemps, et quand il s'est un peu rassuré, s'assied à un bout de la table; il parle d'abord du *fameux passage;* puis, s'il est content de

la curiosité qu'il excite, il avoue doucement qu'il eut l'honneur de recevoir l'illustre voyageur : il montre alors la salle où mangea Bonaparte, le lit où il reposa, et il ne manque pas en finissant d'énumérer les Anglais qui viennent payer fort cher l'honneur de passer une nuit dans la même chambre.

Les Alpes s'abaissent rapidement en quittant Gap et en s'approchant de Sisteron. A des masses hardies de granit ou de calcaire primitif, succèdent des éminences formées d'un terrain schisteux et noirâtre. Le sol friable et mouvant semble se dissoudre en feuillets d'ardoise ou d'argile. La Durance, peu abondante encore, roule avec un bruit rauque, un noir cailloutage; enfin, la végétation aromatique de la Provence ne dédommage pas encore le voyageur de l'aridité du sol et du désagrément de ses formes.

Les races méridionales commencent en quittant les Alpes. Les Lyonnais, quoique sous une température déjà fort chaude, ne

sont pas méridionaux. Les Dauphinois, quoique plus près du soleil, tiennent de la race des montagnards, race qui se ressemble partout, et qui a des caractères pareils sous toutes les latitudes. Ces Écossais qui, s'il faut en croire Walter Scott, joignent à la force du corps une grande hardiesse de caractère et surtout une finesse extrême d'esprit, se retrouvent les mêmes dans les Alpes et les Pyrénées. Aussi existe-t-il toujours dans les plaines un proverbe pour caractériser cette finesse. Les Provençaux, par exemple, qui tous les jours voient chez eux des habitants des hautes et basses Alpes faire leur fortune par leur intelligence et leur économie, et changer bientôt leur bure en beau drap, disent avec dépit qu'ils n'ont que l'*habit de grossier.*

Les montagnards finissent à peu près à Sisteron et à Digne, et c'est dans les plaines de la basse Provence qu'on voit tout à coup une race nouvelle. En descendant le Rhône, c'est à Montélimart, Orange, qu'on sent le

changement ; à Avignon il est complet. Les traits du visage sont moins développés, l'œil est plus enfoncé et plus ardent, le poil presque toujours noir ou châtain, les mouvements plus brusques, la parole plus rapide ; et le geste fréquent, expressif, dessine presque toujours les objets.

III

La Provence et Marseille.

Le soleil de la Provence, quoique couvert de montagnes, a un caractère tout différent de celui des Alpes et des Pyrénées. Ce ne sont pas des hauteurs et des gorges continuelles, comme dans les grandes contrées montagneuses, ni des coteaux médiocres, et s'abaissant insensiblement jusqu'à la plaine, ainsi qu'on le voit sur le versant septentrional

4.

des Pyrénées. Ce sont des plaines, des coteaux, et surtout quelques arêtes perdues des Alpes, qui viennent se terminer à la Méditerranée. Aussi la vue sur ce sol varié n'est-elle pas toujours arrêtée par des masses de rochers, enfermée dans des vallons, ou perdue dans des plaines immenses ; elle se resserre, s'étend tour à tour sur un sol tantôt uni, tantôt hérissé à pic des montagnes les plus hautes ; et souvent elle vient se perdre sur une mer où l'azur le plus sombre contraste avec une lumière étincelante.

C'est en arrivant à Aix qu'on peut se faire une idée de cette terre si belle dans son aridité même. C'est en parvenant surtout aux dernières hauteurs qui renferment Marseille qu'on est saisi subitement d'un spectacle magnifique, dont tous les voyageurs ont retenu le souvenir, et qui, enflammant Joseph Vernet, lui révéla son génie et sa vocation. Deux grandes chaînes de rochers s'entr'ouvrent, embrassent un vaste espace, et, se prolon-

geant dans la mer, viennent expirer très-avant dans ses flots. Marseille est enfermée dans cette enceinte. Lorsque arrivant du Nord on parvient sur la première chaîne, on aperçoit tout à coup ce bassin immense; et son étendue, son éblouissante clarté vous saisissent d'abord. Bientôt après on est frappé de la forme du sol et de sa singulière végétation. Il faut renoncer ici aux croupes arrondies, à la parure si riche et si verdoyante des bords de la Saône et de la Garonne. Une masse immense de calcaire gris et azuré forme la première enceinte. Des bancs moins élevés s'en détachent, et, se ramifiant dans la plaine, composent un sol inégal et extrêmement varié. Sur chaque hauteur s'élèvent des bouquets de pins d'Italie, qui forment d'élégants parasols d'un vert sombre et presque noir. Des oliviers au vert pâle, à la taille moyenne, descendent le long des coteaux, et contrastent, par leur pâleur et leur petite masse arrondie, avec la stature élancée et le superbe

dôme des pins. A leur pied croît une végétation basse, épaisse et grisâtre. C'est la sauge piquante et le thym odorant qui, foulés sous les pieds, répandent un parfum si doux et si fort. Au centre du bassin, Marseille, presque cachée par un coteau long et fuyant, se montre de profil; et sa silhouette, tantôt cachée dans la vapeur, tantôt apparaissant entre les ondulations du sol, vient se terminer dans l'azur des mers par la belle tour de Saint-Jean. Au couchant, enfin, s'étend la Méditerranée, qui pousse dans les terres des lames argentées; la Méditerranée, avec les îles de Pomègue et de Ratoneau, avec le château d'If, avec ses flots tantôt calmes ou agités, éclatants ou sombres, et son horizon immense où l'œil revient et erre sans cesse en décrivant des arcs de cercle éternels.

C'est sous ces beaux pins, rendant un murmure si doux et si sonore, et dans ces innombrables maisons de campagne, que les Marseillais viennent tous les dimanches fuir le

mouvement des quais, les disputes avec la douane et les propositions des courtiers. Des têtes d'arbres dépouillées de feuilles surmontent les beaux dômes de chaque pinède et étalent en l'air leurs branches nues. C'est là que la grive vient se poser en automne, poursuivie par les chasseurs, et qu'elle succombe sans pouvoir satisfaire à leur multitude. Le sol marseillais est peu abondant en gibier, car il est presque tout habité, et il est couvert d'une population immense qui s'en échappe tous les dimanches, le fusil sur l'épaule et le sac sur le dos.

L'importance de Marseille dans le Midi, et du Midi dans la France; les mouvements dont elle a été agitée, ses communications avec l'Orient, et son fameux commerce du Levant, en font une des villes les plus intéressantes de France, et celle dont il importe le plus de donner une connaissance exacte. Je l'ai observée avec beaucoup de soin, et, si je ne me trompe, c'est expliquer la plupart des

choses qui nous intéressent aujourd'hui que d'exposer ce qui s'est passé chez elle depuis quelques années. Je vais faire connaître en peu de mots son peuple, ses mœurs, la marche de son esprit, sa position européenne, son commerce et les révolutions qu'il a subies. J'espère qu'on trouvera là beaucoup plus que l'histoire d'une ville, et autre chose que la manie de parler longtemps d'un pays que l'on aime et que l'on connaît.

Cette Marseille, si monarchique depuis 1812, est cependant la plus démocratique de toutes les villes. Cette assertion va étonner, blesser beaucoup d'opinions; peut-être même, si j'avais l'honneur d'être député, exciterait-elle une déclaration de son conseil municipal; je n'en soutiens pas moins ce que j'ai avancé, et je ne demande que quelques mots pour le prouver.

Marseille a été indépendante pendant des siècles, et a longtemps fait, pour son propre compte, le commerce le plus étendu du

monde, celui que faisaient autrefois les républiques italiennes, auxquelles elle a succédé. Soumise à la couronne de France depuis quelques siècles, reconstituée par la révolution qui a tout uniformisé, elle n'en est pas moins pleine d'institutions toutes démocratiques, et qui attestent son ancienne manière d'être. L'institution des peseurs publics, qui se gouvernent eux-mêmes ; celle des administrateurs de la santé formés en conseil indépendant, avant qu'on y introduisît les autorités ; celle des pêcheurs, qui composent une petite république, et beaucoup d'autres qui sont détruites, tiennent à ces anciens établissements municipaux qui se formaient dans toutes les villes libres. Le pouvoir a mis pied partout ; il s'est fait le protecteur de ces petites corporations, comme Cromwell s'était fait protecteur de l'Angleterre, et Bonaparte celui de la confédération du Rhin. Ces vestiges n'en sont pas moins très-significatifs. Marseille, éloignée du pouvoir, est, plus qu'aucune ville

de France, exposée à éprouver l'inconvénient de dépendre des grands États, celui d'être mal connue et mal gouvernée. Si ses intérêts sont vivement sentis par elle, ils ne peuvent l'être que très-difficilement par le gouvernement. Aussi, jamais il ne s'est montré plus ignorant des affaires de ses sujets que par rapport à Marseille; il n'a jamais osé se décider à son égard sans la consulter; et souvent, n'écoutant que le premier cri de la passion ou les suggessions de l'intrigue, il a tour à tour révoqué ses décisions. Ce qui s'est passé relativement à la franchise du port en est la preuve. Aussi, Marseille est de toutes les villes de France celle où l'on répète le plus souvent : *A Paris, on ne sait pas ceci ou cela.* C'est celle d'où l'on envoie le plus de commissions spéciales pour éclairer le ministère sur les questions de son commerce, le plus compliqué de tous les commerces du monde. C'est ainsi que les intérêts se détachent, quand ils ne sont ni connus ni satisfaits. Chacun, en effet, se sou-

vient qu'au nombre des mille bruits dont Marseille a été quelquefois inondée, celui d'être déclarée ville anséatique n'était pas celui qui la flattait le moins. C'est à Marseille que naquit, en 93, la première idée d'un gouvernement fédératif. Pendant les derniers troubles du Midi, en 1814 et 1815, on l'a vue se faire centre d'autorité, se donner un comité royal, et prétendre imposer ses ordres à toute la Provence.

Marseille est, en outre, composée, non d'un peuple agricole, ordinairement calme et retenu, mais d'un peuple marin, commerçant et hasardeux, comme le sont toujours les spéculateurs. Si toute industrie, en général, pousse à l'indépendance, en donnant la conscience de ce qu'on peut et de ce qu'on vaut, l'industrie manufacturière, qui gagne tout peu à peu, et au mouvement régulier du rouet, inspire moins de hardiesse que l'industrie commerciale, qui procède par grandes tentatives, et que les hasards de la mer enrichissent ou rui-

nent en quelques heures. Enfin, Marseille a une population de cent vingt mille âmes, juste proportion pour une république. A vingt mille, un peuple est trop peu nombreux aujourd'hui ; à un million, il l'est trop ; le lien social est relâché : Paris en est un exemple. Le peuple y est inerte, et, s'il s'est agité dans la révolution, c'est en se sous-divisant par faubourgs. Un peuple donc, d'une proportion moyenne, comme celui de Marseille, n'est pas trop faible pour agir, pas trop nombreux pour se connaître ; il est, enfin, tout démocratique.

On a souvent attribué les fréquents mouvements de Marseille au tempérament méridional de ses habitants ; c'est là l'explication banale et d'autant plus répétée qu'elle est plus facile. A cela, je vais répondre par un fait. La ville d'Aix, placée à cinq lieues de Marseille, dans une espèce de conque, jamais rafraîchie par les brises de mer, n'a point offert cependant les mêmes exemples de fougue et de mobilité. La raison de cette différence est

donc ailleurs que dans le climat, et il n'est pas difficile de la donner. Aix est une ville composée tout au plus de vingt-quatre mille habitants, tous agricoles, propriétaires fonciers, ou gens de loi. Le séjour continu d'une noblesse autrefois brillante, aujourd'hui prétentieuse, la présence d'un barreau jadis célèbre, ont répandu dans cette ville beaucoup d'élégance dans les manières, de culture dans les esprits ; et elle se distingue par la réserve, la finesse, la causticité. Elle reproche à Marseille ses mouvements inconsidérés, et elle donne à ses habitants un nom qui indique une sotte facilité à se prendre à tout. Marseille avec sa richesse et sa hardiesse spéculative lui reproche, en retour, la parcimonie et la petitesse de caractère. C'est bien là ce qui devait être ; et, si ces deux villes placées jadis sur le sol libre de la Grèce ou du Latium, ou aujourd'hui sous celui de l'Amérique, n'étaient pas soumises à une autorité supérieure, on les verrait se combattre avec acharnement. Dans

la révolution même, on a vu Marseille se porter à Aix, et vouloir en faire la police. Le souvenir en est encore conservé, surtout dans la mémoire du peuple ; et c'est lui qu'il faut observer partout, car ce n'est pas chez les classes élevées qu'il faut chercher les sentiments nationaux. On ne trouve chez elles que l'égalité d'humeur, la politesse et l'absence des sentiments caractérisés.

On s'explique tout aussi facilement la différence qui existe entre Lyon et Bordeaux : les mouvements dans ces deux villes ont toujours été moindres, parce que la première, toute manufacturière, a subi peu de révolutions dans son industrie, et que la seconde, ayant, pour fonds principal et éternel de son commerce, les vins, pris sur son sol, n'est pas exposée non plus à voir se changer sitôt et si vite toute son existence. Il faut ajouter que Marseille reçoit dans son sein les misérables qui, dans les villes de la Méditerranée, ont été condamnés pour divers méfaits, et qu'elle se

trouve ainsi la sentine des vices de l'Italie, de l'Espagne et du Levant. C'est là cette portion de vagabonds sans aveu qui, chez elle, ont de tout temps excité des tumultes, et les ont souvent aggravés par le pillage et le meurtre.

Après ces explications, on comprendra, je l'espère, cette assertion d'abord singulière, que Marseille est la plus démocratique de toutes les villes de France. Rien n'est moins monarchique, en effet, que la manière dont elle applaudit au retour de la monarchie; et qui l'a vue alors déployant ses fureurs contre une statue renversée, ou adorant devant une autre l'idée de son bonheur futur, a pu douter si c'était là une république livrée à toute l'impétuosité des sentiments populaires, ou bien une commune fidèle et soumise rentrant sous le pouvoir d'un roi.

54

55

IV

**Commerce de Marseille.
Relations avec l'Orient. Affranchissement des Grecs. Les deux systèmes, industriel et commercial. Progrès de l'esprit public.**

Le principal commerce de Marseille consistait autrefois dans celui du Levant. Les Turcs, possesseurs des plus riches matières de l'Orient, trop ignares et trop paresseux à la fois pour les ouvrer, ont toujours été celui des peuples avec lequel le commerce est le plus

qu'aux Français. Enfin, la France était la seule puissance en faveur au divan, parce qu'elle était l'alliée sur laquelle les Turcs comptaient le plus contre la Russie. Ainsi, tandis que les vaisseaux italiens n'étaient pas en sûreté dans la Méditerranée, que ceux des Turcs ne l'étaient pas davantage à cause des Maltais, qu'enfin l'Angleterre n'avait pas encore pénétré dans cette partie des mers, la France, c'est-à-dire Marseille, favorisée par tant de circonstances, y faisait un commerce presque exclusif. Ses vaisseaux seuls allaient impunément parcourir les rivages de l'Orient, et en rapportaient les plus beaux produits. Un droit de 20 pour 100 avait été frappé en 1669 par Louis XIV sur les marchandises du Levant, qui étaient importées par vaisseaux étrangers. Cette nouvelle disposition prohibitive avait encore augmenté le monopole en faveur de Marseille et de la France. L'ignorante Porte n'y avait donné aucune attention, et elle continuait de jouir des œuvres de notre industrie.

Nos vaisseaux partaient tous les ans, chargés des produits de nos colonies, alors riches et nombreuses, et des ouvrages sortis de nos manufactures, tels que les dorures, les soieries, les draps, les bonnets, les papiers, les merceries, les quincailleries, les coraux ouvrés, les armes de luxe, tous les objets d'orfévrerie et d'horlogerie; ils portaient, en outre, les cochenilles, les bois de teinture et toutes les denrées coloniales étrangères dont les entrepôts de Marseille étaient constamment approvisionnés par nos colonies.

Munies de ces riches cargaisons, nos flottes marchandes parcouraient les échelles, et faisaient ce qu'on appelait la caravane, c'est-à-dire qu'elles allaient de port en port recueillir les divers objets d'échange, et, après ce riche cabotage, revenaient à Marseille, dans le port de laquelle elles déposaient des cotons filés et en laine, des laines en suint, des alizaris, des galles, des laines de chevron, des peaux de lièvre, des fils de chèvre, des poils de cha-

meau, des plumes d'autruche, des soies, des huiles, du blé, du riz, des cires, des tabacs, du cuivre, des drogueries, des gommes de toute espèce, et enfin tous les produits d'un immense territoire, qui servaient ensuite à alimenter nos manufactures.

Ce qui favorisait davantage encore le commerce français dans le Levant, c'était un mélange de prohibitions et de franchises qui, assez adroitement combinées, produisaient les plus heureux effets, surtout à une époque où les peuples moins avisés n'usaient pas, comme aujourd'hui, de promptes représailles. Ainsi, tandis que les marchandises du Levant, arrivant sur vaisseaux étrangers, supportaient un droit de 20 pour 100, tous les autres objets entrant dans Marseille n'y payaient aucun tribut, en vertu de la franchise de son port. Cette institution singulière, dont le rétablissement a si vivement excité les espérances des Marseillais en 1814, et a été bientôt jugé impossible après une courte expérience, mérite d'être

connue. Le port et le territoire de Marseille étaient libres et affranchis de tous droits ; des barrières étaient établies à un rayon de deux lieues, et là les marchandises qui étaient destinées pour l'intérieur payaient les droits dont elles avaient été exemptes à leur entrée à Marseille. Cette ville offrait donc à tous les vaisseaux du monde un entrepôt gratuit où ils s'empressaient de venir. Les produits déposés dans cette grande foire nous servaient ensuite d'objets d'échange dans le Levant, et favorisaient encore notre commerce dans cette partie du monde. Ainsi, cette franchise concordait parfaitement avec la prohibition établie au moyen du droit de 20 pour 100, et Marseille avait l'avantage d'appeler en quantité les objets d'échange provenant des colonies françaises et étrangères, et de les employer presque seule dans le Levant. Cet isolement de territoire avait contribué encore à la détacher du reste de la France. La difficulté des barrières faisait que les communications n'avaient lieu que

pour les objets importants du commerce ; et tous ces petits liens par lesquels un pays s'attache à un autre, étaient rompus. En revanche, Marseille était dans l'opulence et jouissait dans son isolement du plus beau de tous les commerces. Son port était le rendez-vous de tous les peuples du monde, et on y voyait pêle-mêle les enfants réunis de l'Orient et de l'Occident. Cette prospérité devait finir comme toutes les prospérités humaines, et devenir une source de longs regrets, de plaintes injustes et amères.

Le tempérament démocratique des Marseillais dut s'enflammer en 1789, et l'on connaît assez les ardeurs de leur zèle patriotique. Mais, bientôt soumis comme la France entière au pouvoir improvisé du nouvel empereur, n'étant plus distraits de leur inaction commerciale par les agitations d'une liberté orageuse, ils sentirent plus que personne les tourments d'un long et silencieux despotisme. Tout ce que ce pouvoir fit de grand pour la

France, fut ou funeste ou inutile pour eux. N'étant que commerçants et point manufacturiers, ils ne sentirent que les inconvénients du blocus et de l'interruption totale des relations commerciales. Leur caractère impatient leur valut, du grand appréciateur des hommes qui régnait alors, un préfet habile et sévère, qui joignit sa propre dureté à celle du régime qu'il était chargé d'établir. Les noms de Bonaparte et de Thibaudeau étaient identifiés dans la haine des Marseillais; et, dans leurs plaintes continuelles, mais étouffées, ces deux noms n'étaient jamais séparés. A peine un peu de commerce avec l'Italie les dédommageait-il de leur inaction presque absolue. La misère, en 1813, était au comble, et les mauvais aliments dont le peuple se nourrissait dans sa faim, répandirent une épidémie qui faillit devenir désastreuse.

Il faut convenir que si, en 1814, Marseille éclata d'une manière terrible on ne peut l'accuser d'ingratitude, car elle n'avait participé

à aucun des avantages du régime impérial ; elle n'en avait, au contraire, supporté que les duretés et les privations. C'est le cas de faire ici une distinction qui expliquera beaucoup d'événements dont la cause n'a pas été aperçue. Il s'est établi en France deux intérêts, qui, quoique confondus dans l'intérêt général de l'industrie, n'en sont pas moins distincts, et, quoique conciliés aujourd'hui, n'en ont pas moins été opposés un moment. C'est, si je puis dire, l'intérêt commercial et l'intérêt manufacturier. Le premier a beaucoup souffert pendant la longue interruption de nos communications maritimes, et il a été presque anéanti ; le second y a presque tout gagné par l'exclusion des produits étrangers et par les efforts extraordinaires qui ont été faits pour suppléer à ce qui ne nous arrivait plus du dehors; de plus, il a été spécialement protégé par Bonaparte, qui par là voulait dédommager la France de ses autres privations. C'est alors que s'est formé le préjugé, qui n'est

pas détruit encore, du commerce exclusivement national; c'est alors que s'est établi ce principe singulièrement exagéré, qu'une nation doit tendre à s'affranchir sans cesse de l'étranger, et une foule d'autres opinions pareilles dont on a fait des erreurs, et que les lumineuses discussions de nos derniers économistes n'ont pas pu détruire encore. Ces deux intérêts se sont ainsi trouvés opposés, parce qu'ils avaient été traités inégalement par le dernier régime. Lorsqu'en 1814 le commerce conçut l'espérance de voir la mer si longtemps fermée, se rouvrir de nouveau, il applaudit avec enthousiasme au changement qui venait de s'opérer et à la paix qui en était la suite. L'industrie manufacturière, au contraire, qui voyait succomber son protecteur, et qui perdait encore avec le blocus l'avantage de l'exclusion, s'alarma, et on vit Bordeaux, Marseille et toutes les villes maritimes de notre double littoral, manifester une joie que Lyon et les villes de l'intérieur ne

partagèrent pas au même degré. Il y avait encore une autre raison de cette différence. Le commerce existait dans ses plus grands développements avant le nouvel ordre de choses, et il a, pour ainsi dire, plus d'affinité avec l'ancien qu'avec le nouveau régime; l'industrie manufacturière, au contraire, quoique très-florissante autrefois, a cependant reçu depuis trente ans une seconde existence, pour ainsi dire; elle a presque tout dû aux progrès des sciences et des lumières, et elle a par conséquent, avec les idées nouvelles, un rapport que n'a pas le commerce. Bientôt, cependant, le commerce s'est aperçu que ce n'est pas tout d'avoir les mers ouvertes, mais qu'il faut encore protection au dehors, indépendance au dedans, et il s'est rapproché de l'industrie manufacturière, qui, de son côté, a senti diminuer ses regrets, et se calmer une partie de ses craintes. Ces deux intérêts se sont ainsi entendus; ils ont senti qu'ils étaient indispensables l'un à l'autre: qu'il fallait le

6.

commerce pour transporter ce que fabriquait l'industrie, et qu'il fallait au commerce l'industrie pour employer ou fabriquer ce qu'il allait chercher au loin. Ils ne se sont plus fait le reproche politique d'être antinational, ou de tenir au despotisme, et ils se sont conciliés dans un commun attachement pour l'indépendance intérieure et extérieure. Le conflit de ces deux intérêts a été surtout remarquable à Marseille.

Cette ville était le centre du commerce et le foyer des affections qu'il nourrissait. Éloignée de la capitale, ayant moins avancé son éducation par l'effet des superstitions méridionales, n'ayant pas autant de lumières, de nationalité et autant d'horreur pour la présence des étrangers qu'elle ne souffrait pas sur son sol, et avec lesquels elle était d'ailleurs empressée de rentrer en communication, on l'a vue applaudir jusqu'aux Anglais, tant le premier sentiment est prompt et aveugle. Son cri, mille fois répété, a été pour la franchise du

port, pour le rétablissement de toutes les prohibitions auxquelles elle croyait devoir son ancienne splendeur, et, pendant quelques mois, elle a rêvé avec ivresse son passé si riche et si regretté. Mais tout était changé dans les rapports commerciaux de l'Europe; ce n'était ni avec des ordonnances, ni avec des priviléges qu'on pouvait rendre le commerce du Levant à la France et à Marseille. La conclusion de la paix entre les villes d'Italie et les régences de Tunis et d'Alger avait rendu la sécurité aux vaisseaux italiens. Les Gênois, les Toscans, les Ragusais, les Autrichiens, les Suédois avaient profité de notre absence pour entrer en relations directes avec la Porte. Les chevaliers, perpétuels ennemis du croissant, n'étaient plus à Malte; les infatigables Anglais s'y trouvaient, et, du sein de cette île, dominaient la Méditerranée. Enfin, les Grecs, autrefois simples pirates, étaient devenus d'industrieux commerçants, et s'étaient presque rendus les maîtres absolus du commerce du

Levant. Cette dernière concurrence se rattache à un peuple trop intéressant aujourd'hui pour ne pas mériter quelques détails sur la manière dont elle s'est établie.

Les ministres étrangers auprès de la Porte recevaient ordinairement des espèces de diplômes nommés *barats,* qui assuraient à celui qui en était porteur une protection spéciale. Il était traité comme sujet de la puissance à l'ambassadeur de laquelle avaient été accordés les *barats,* et, comme tel, il était à l'abri de tous les hasards du despotisme ottoman. Ces *barats* étaient originairement destinés aux sujets de la Porte employés au service des ambassadeurs et des consuls étrangers. Bientôt une foule de négociants chrétiens voulurent se les procurer, afin de commercer librement, et sans être exposés à aucune vexation. Les ambassadeurs des grandes puissances les vendirent jusqu'à dix mille piastres; ceux des puissances du second ordre, dont la protection n'était pas aussi efficace, les donnaient

à un prix moins élevé. On acheta ainsi la faculté de devenir étranger en Turquie, et de jouir, par ce moyen, des droits d'homme. La Russie s'empressa de se procurer une quantité extraordinaire de ces espèces de chartes, et de les distribuer aux Grecs, pour augmenter son influence sur eux. Les *barataires* russes s'accrurent rapidement, et une partie des sujets turcs passèrent sous la protection d'une cour ennemie. L'ignorant et paresseux divan ne s'aperçut de cet abus que longtemps après, et encore il ne se ravisa qu'averti par les puissances jalouses de la Russie. Dans l'année 1806, la Porte protesta contre cet abus, et déclara qu'elle ne reconnaîtrait plus d'autres *barataires* que ceux en résidence près les consuls respectifs. Cette déclaration produisit une longue opposition de la part des ministres étrangers, qui tiraient une partie de leur revenu de la vente des *barats*. Enfin la Porte, pour ne plus aliéner ainsi une partie de ses sujets, et ne pas abandonner à d'autres un

profit considérable, résolut de régulariser elle-même l'établissement des *barats*, et d'en augmenter les avantages. De nouveaux *barats* furent donc établis par la Porte. Ils assuraient au *barataire* la protection du drogman de la Porte (qui, quoique Grec, possédait presque les pouvoirs d'un ministre), et celle du cadi de chaque ville dans l'étendue de l'empire ottoman ; ils le mettaient à l'abri des pachas qui étaient, sous peine de disgrâce, tenus de le respecter; ils lui conféraient le droit de faire le commerce d'Europe, sans payer de plus fortes douanes que les autres nations ; ils lui permettaient de se réunir aux autres *barataires* pour élire des députés et un chancelier, d'ouvrir des chambres d'assurance, de se faire juger par arbitres, et de se conformer aux lois du commerce, au lieu de subir la jurisprudence turque. Ces droits, qui étaient ceux de l'homme, étaient délivrés pour une somme assez modique, et tous les négociants juifs, chrétiens et grecs, s'empressèrent de les ac-

quérir rapidement; le nombre s'en est accru jusqu'au point de former, au sein de l'empire turc, une corporation indépendante et puissante, qui dispose de tout le riche commerce de l'Orient.

Les Grecs ont surtout fait des progrès commerciaux considérables en devenant presque tous *barataires*. C'est ainsi que l'industrie leur a donné le goût et le courage de l'indépendance. L'acquisition des *barats* a été pour eux ce que l'affranchissement des communes a été pour les serfs français au douzième siècle. Cet affranchissement a eu lieu pour les uns et les autres à prix d'argent; et c'est toujours le besoin que le pouvoir a des hommes qui assure leur liberté. En leur donnant un corps, des facultés enfin, la Providence a donné la liberté même aux hommes, ou, ce qui est la même chose, les moyens de l'acquérir.

On voit dans quelles circonstances Marseille s'est trouvée pour recommencer son commerce du Levant, et, par lui, son ancienne prospé-

rité. Elle n'a pas manqué de réclamer le rétablissement du droit de 20 pour 100, et principalement la franchise du port. Le gouvernement s'est empressé d'accorder celle de ces demandes dont l'effet était le plus prestigieux, et la franchise du port a été rétablie. Mais cette concession a été sans effet, par des raisons qui étaient faciles à prévoir. D'abord Marseille avait de redoutables concurrents dans la Méditerranée, comme je viens de le dire. Ce n'est pas tout, le droit de 20 pour 100 n'avait pas été rétabli, et ne devait pas l'être, parce que la corporation des *barataires*, plus avisée que ne l'était autrefois le divan, eût provoqué de la part du sultan de promptes et dures représailles. Il n'y avait donc plus aucun avantage pour le pavillon français, et, d'ailleurs, il jouissait de beaucoup moins de faveur à Constantinople, depuis que la France a perdu en Europe le rang qui lui était dû. Un autre droit de 2 pour 100, imposé autrefois sur les vaisseaux français dans les échelles, et

destiné à l'entretien des consuls, avait été conservé, quoique les consuls fussent payés depuis longtemps par le ministère des affaires étrangères. Ce droit, qui ne frappait que les nationaux, avait subsisté, tandis que celui de 20 pour 100 sur les étrangers était aboli, et il en résultait un nouveau désavantage pour nos commerçants. Tel est l'effet des prohibitions; c'est leur opposition, leur désaccord par la suite des temps, qui punit le monopole et fait expier ses avantages passés.

Quant à la franchise du port, elle était presque inutile, parce qu'elle n'était plus la seule de ce genre dans la Méditerranée; parce que, nos colonies étant perdues, l'entrepôt n'était plus approvisionné. Enfin elle était devenue insupportable, parce que les barrières qu'elle plaçait entre le territoire de Marseille et celui de la France, détruisaient des relations particulières et de détail, que trente années avaient contribué à établir. Les petits approvisionnements des localités voisines

étaient soumis à des embarras pénibles. En outre, l'industrie manufacturière n'avait pas laissé que de faire, à Marseille comme ailleurs, des progrès assez grands, et ses relations étaient singulièrement contrariées par les barrières. Ainsi, tandis que la franchise favorisait peu certains intérêts, elle contrariait beaucoup une foule d'autres. De là naquit un conflit qui, après beaucoup de disputes, d'imputations injurieuses qu'on ne s'épargne jamais, a fini par la révocation de la franchise, à la demande même des Marseillais. Il faut le dire, dans la commission composée de vingt membres, et tous choisis dans les diverses branches du commerce, il n'y eut que deux voix pour le maintien d'une institution qui ne procurait aucun de ses anciens avantages, et n'avait gardé que ses inconvénients, devenus plus sensibles par une interruption de trente années.

Il n'y a aucune ville de France, peut-être, où le conflit des intérêts opposés ait été plus

violent, plus intéressant à observer, et où le travail de leur conciliation ait été plus rapide qu'à Marseille. Ces six années qui ont tant contribué à développer la France, ont été pour Marseille une véritable régénération. Après avoir tenté du commerce extérieur, après avoir éprouvé qu'il ne pouvait plus être le même à beaucoup près, elle s'est ravisée à la vue de quelques manufacturiers hardis qui étaient venus s'établir dans son sein, et elle est devenue aujourd'hui aussi manufacturière que commerçante. Ce n'est pourtant pas sans beaucoup d'obstacles, de désagréments même, que l'industrie s'y est introduite ; la fabrication des soudes factices en est un singulier exemple.

Marseille a toujours fourni de savon une grande partie de l'Europe. La possession des huiles, le voisinage de l'Espagne et de la Sicile qui produisent la soude naturelle, avaient fixé sur son sol cette branche d'industrie ; mais il fallait extraire de l'étranger ces soudes

naturelles, et on ne les obtenait qu'à grands frais et jamais bien pures. Nos chimistes avaient toujours rêvé de les extraire du sel marin, où elles se trouvent combinées avec l'acide muriatique. On y parvint sous Louis XVI, qui fut le premier protecteur de cette industrie naissante. Sous l'empire, la guerre empêchant l'arrivée des soudes, quelques entrepreneurs vinrent s'établir à Marseille, et essayer dans son territoire l'emploi du nouveau procédé. Ses avantages sont frappants surtout aujourd'hui, et conviennent particulièrement à Marseille. On jette d'abord sur le sel marin l'acide sulfurique; l'acide muriatique s'en dégage alors, et répand une vapeur qui a été l'occasion des plus violentes déclamations, et qu'on a traitée à peu près comme une opinion politique. Il ne reste plus, après ce premier dégagement, que la soude et l'acide sulfurique, qu'on sépare de nouveau avec de la craie et du charbon. Par un hasard heureux, le dernier produit obtenu se trouve

renfermer un reste de soufre qu'il fallait y ajouter autrefois; il offre une soude pure, sans mélange de potasse, et les fabricants sont toujours sûrs de la force de l'agent qu'ils emploient. Il est facile de juger les avantages qui résultent de cette fabrication. Le coût de la soude est infiniment moindre; divers produits accessoires très-précieux sont obtenus avant d'arriver à la soude pure. Une foule de matières inertes que le sol de Marseille produit en abondance, telles que charbon fossile, craie, plâtre, chaux, se trouvent employées; le sel marin, qui n'a plus de débouché depuis notre séparation de l'Italie, trouve là une consommation assez considérable; une population nombreuse est occupée; et enfin, ce sol tout calcaire, qui peut produire tout au plus quelques olives et quelques figues, trouve un emploi convenable. Croirait-on que de tels établissements aient essuyé les plus violentes oppositions? D'abord ils étaient venus se former sous l'empire, ils étaient contempo-

rains du sucre de betterave, et tous ensemble devaient être proscrits comme bonapartistes. Ils étaient l'œuvre des chimistes, des savants nouveaux, et, à ce titre, véhémentement suspects d'esprit révolutionnaire. Ils dispensaient quelques commerçants d'apporter de la soude naturelle, et puis enfin ils employaient de l'acide sulfurique. Le linge plongé dans cette lessive envenimait, disait-on, les plaies. La faculté de Montpellier avait fulminé un anathème médical; tout le sol de Marseille était dévasté par les vapeurs de l'acide muriatique. Croirait-on enfin que, lorsqu'il ne pleuvait pas et que le sol souffrait de la sécheresse, on en accusait les exhalaisons de la nouvelle soude? En vain quelques personnes raisonnables disaient qu'il ne fallait pas s'effrayer de la présence de l'acide sulfurique, puisque l'acide muriatique est dans le sel que nous mangeons, et que les plus terribles matières sont neutralisées par la manière dont elles se combinent; que la faculté de Montpellier n'avait rien dit;

que le sol où s'étaient établies les fabriques, était aride et n'avait pas à souffrir de l'exhalaison des vapeurs. Le temps seul a pu calmer le déchaînement et guérir l'opinion publique. Des séditions ont eu lieu, des procès sans nombre ont été intentés par les voisins; on a vu mille écus de frais dans une affaire où le dommage causé à la végétation a été évalué à 60 francs. Cependant, les malheureux *soudistes* commencent à reposer, leurs plus violents ennemis s'intéressent déjà secrètement dans leurs entreprises, et le tumulte s'apaise. L'industrie triomphe, des fabriques de toute espèce s'établissent, et Marseille, qui se croyait ruinée, gagne tous les jours en population, en étendue et en richesses.

L'établissement de beaucoup de négociants étrangers, et surtout l'habitude de faire élever les jeunes gens au dehors, ont contribué à éclairer l'esprit public. Le fameux *quand même* est singulièment modifié, surtout depuis la loi sur la prohibition des blés étran-

gers. Marseille avait trouvé, pendant les années de disette, une occasion de profits considérables, dans le commerce des blés de la Crimée. Une loi portée en faveur des propriétaires a empêché l'importation des grains, et a privé les Marseillais des profits du transport. Ils ont compris alors que tout n'est pas égal, et ils n'ont plus dit qu'ils seraient contents *quand même* on les sacrifierait à de grands propriétaires.

Ainsi tout contribue aux progrès de l'humanité; tout l'amène à son inévitable but. Lutte des opinions, opposition de l'esprit commercial et industriel, des anciens et des nouveaux systèmes, Marseille a tout offert, et a présenté en raccourci le tableau complet des révolutions que la France a subies depuis quelques années. Elle sera dans quelque temps une des villes les plus éclairées et les plus riches de France; et ce sera d'autant plus beau, qu'elle se sera régénérée en quelques années. Il tient à son sol, à son sang, de tout faire vite, le bien comme le mal.

V

Le Languedoc.
Le Roussillon. La frontière d'Espagne.

A peine quitte-t-on les campagnes de la Provence, pour passer dans celles du Languedoc, que l'on trouve déjà des traces avancées de l'Espagne. C'est presque là qu'elle commence, et on peut dire que le Rhône en est la limite ; on le traverse à Arles, Beaucaire ou Avignon. Ce beau fleuve, né dans

les glaciers du Valais, reposé longtemps dans le délicieux croissant du lac de Genève, puis échappé de cette cité, enseveli sous la terre, rendu au jour, baignant Lyon, Condrieux, l'Hermitage; et après avoir traversé à son origine Genève la protestante, traversant encore Avignon l'apostolique, Arles la voluptueuse; ce beau fleuve témoin tour à tour des plus grandes fureurs, teint plusieurs fois du sang français, chargé du corps du maréchal Brune, qu'il rendit à un pieux invalide suivant de loin les restes de son vieux général, se grossit tour à tour de la Saône, de l'Isère, de la Durance, jette un de ses bras à travers le canal du Midi, va toucher ainsi à l'Océan par la Garonne, puis se jette lui-même dans la Méditerranée, où il reçoit les Espagnols, les porte à Beaucaire, et les met là en présence de tous les commerçants qui peuplent ses rives.

Dès qu'on l'a franchi, on est frappé d'une prononciation nouvelle. La ceinture, le bon-

net rouge brun rejeté en arrière, annoncent déjà la Catalogne. Bientôt parcourant les côtes de la mer, toujours à deux ou trois lieues du rivage, on trouve Nîmes avec ses arènes, son pont du Gard, ses passions violentes; la savante Montpellier, aux mœurs élégantes, au caractère fin et mesuré; on arrive enfin dans le Roussillon, l'antique Narbonne se montre, et l'Espagne elle-même semble vous apparaître. La vieille langue romane, qui, mêlée à l'italien dans le Piémont, au français dans la Provence, à l'espagnol dans le Languedoc, forme tour à tour le piémontais, le provençal, le languedocien, est devenue ici le catalan presque pur. Les femmes portent un léger capuchon qu'elles replient carrément sur leur tête, lorsqu'elles en sont embarrassées, ou qu'elles laissent flotter jusque sur leurs épaules, quand elles veulent se garantir du vent des montagnes. Les hommes portent un long bonnet rouge qui pend derrière le dos, et qui n'est, je pense, qu'une dégénération du grand

réseau dans lequel les Catalans enveloppent leur chevelure. Une veste courte, une ceinture rouge, repliée plusieurs fois autour de leurs reins, un large pantalon flottant, des souliers ou des sabots, car on ne connaît pas encore ici les *spartilles*, forment le reste de leur costume. Les grands traits mores ne se remarquent pas encore sur leur visage. Leur attitude n'est pas encore fière, et orgueilleusement indolente, comme celle des Espagnols; elle est vive et animée. Leur goût pour les couleurs ardentes, pour le rouge opposé au noir, goût si général en Espagne, annonce qu'ils aiment déjà les sensations fortes. Enfin, leur conformité avec les Catalans s'explique lorsqu'on sait que les Pyrénées s'abaissent rapidement entre la Catalogne et le Roussillon, et que ces deux provinces sont demeurées, jusqu'au règne de Louis XIII, sous la même domination.

Bien avant d'arriver aux Pyrénées, on est frappé d'un mouvement extraordinaire; et il

faut convenir que, si très-heureusement l'office du corps d'observation se réduisait à avoir été garde-malade, les embarras n'auraient pas été négligés. Transport des poudres et des approvisionnements, officiers de tous grades envoyés en mission ou rejoignant leurs régiments, déplacement continuel des troupes, levées de plans, questions posées aux jeunes ingénieurs, on n'a rien oublié. Notre ministère de la guerre a prouvé dans le Midi qu'il entendait au moins les grandes représentations militaires; et que ce n'est pas sa faute si les vingt mille hommes du cordon sanitaire ne font pas l'effet de cent mille.

Au milieu de ce mouvement, les conversations politiques, les conjectures, les questions *fera-t-on,* ou, *ne fera-t-on pas la guerre?* ne sont pas épargnées, comme on le pense bien; et, quoique dans presque toute la France on se taise aujourd'hui, lorsqu'on est arrivé près de la frontière, à la vue des moines espagnols, la politique longtemps contenue éclate, les

réticences accompagnées de soupirs cessent; et chacun se livre. Autrefois on se gênait moins, et les *affaires du temps* occupaient les voyageurs fatigués de la longueur de la route et de la lenteur des chevaux. Il n'en est plus ainsi. Les Français seraient-ils désintéressés aujourd'hui dans les *affaires du temps?* Je ne le pense pas. Il me semble au contraire que leurs opinions se sont singulièrement formées par une discussion de six années; et je crois qu'ils en pensent davantage, quoiqu'ils en disent moins. Se permet-on un mot qui réveille certaines questions, ou, en passant dans le lieu natal d'un ministre, s'en permet-on la remarque, le voisin vous répond en mettant la tête à la portière, et en parlant de la fertilité du sol ou de la beauté de la saison. Il me semble que Mazarin, qui pensait qu'un peuple qui chante est prêt à payer, serait mécontent aujourd'hui, et qu'il aimerait mieux entendre les Français parler que se taire.

Cependant on n'en peut plus, même à Nar-

bonne ; et quand on a dit quelques mots d'un mauvais acteur, merveille de ces lieux, à la vue de ces moines noirs, blancs, gris, bleus, rouge brun, il faut bien parler. Dans une auberge où ils affluaient, j'entends à table les mots suivants :

— Les pauvres !

— Les pauvres, reprend une autre voix, pourquoi ne sont-ils pas demeurés tranquilles chez eux?

A ces mots, toutes les cuillers sont suspendues, les regards sont dirigés sur les deux interlocuteurs. J'observe et j'écoute aussi avec tous les autres.

— Quoi, monsieur! dit le raisonneur compatissant, ces malheureux devaient-ils attendre la mort?

— Non, sans doute, mais pourquoi la provoquer?

— Ah! vous êtes de ceux qui raisonnent ainsi... Mais quoi que vous en disiez, la France ne souffrira pas...

— Qu'a donc à faire la France dans un pareil démêlé? Quand elle a donné asile à tous les vaincus, doit-elle rien de plus à l'humanité?

— Quoi, la France n'aurait rien à faire ici! Et quand la maison du voisin est en feu, doit-on demeurer indifférent?

— Mais, si c'était là un de ces feux qu'on excite davantage en voulant les éteindre, devrait-on s'en mêler?

L'interlocuteur auquel s'adresse cette question abandonne alors la métaphore du feu qui ne lui plaisait plus, et parlant sans figures, il s'écrie que les temps d'indifférence ne sont plus, que les trônes ont dépouillé l'égoïsme, et que la France n'imitera pas la conduite si molle que les puissances ont tenue il y a trente ans.

— Plût au ciel, reprend l'autre, que la France ne l'imitât pas! Ne firent-elles pas alors des congrès, des déclarations, des *pointes* même? Ne vinrent-elles pas à Verdun? N'y

étaient-elles pas au 1er septembre 1792, et qu'arriva-t-il le 2 et le 3 ?

Je m'attendais ici à une réplique concluante en faveur des *pointes*, mais omettant encore de conclure, le raisonneur, ennemi de l'indifférence et partisan de l'intervention, reprend tout à coup : « Au reste, dit-il, le baron d'Éroles a vingt mille hommes, il occupe toute la Cerdagne ; les constitutionnels désertent, et nous verrons...

Nous verrons m'effraya pour Mina. Cependant je me rassurai en songeant qu'à trente lieues de là on donnait quarante mille soldats au baron d'Éroles, et que, si, près de Perpignan, on ne lui en donnait que vingt, à Perpignan même on ne lui en donnerait peut-être que dix, et qu'en approchant encore davantage des faits, il n'en aurait peut-être plus du tout. Pendant cette discussion, l'hôtesse, bonne femme au front pieux, aux yeux baissés, me semblait impatiente ; je croyais qu'elle priait pour l'intervention en faveur des moi-

nes; mais s'adressant enfin à moi, qui n'avais rien dit (car dans ce pays on augure bien de ceux qui se taisent, et on en conclut qu'ils ne sont pas de l'avis du plus fort) : Monsieur, me dit-elle, il faut convenir qu'il y a trop de ces moines, et qu'un peu moins irait mieux... Tout le monde prie donc, et personne ne travaille en Espagne! — Je fus surpris de ces vues économiques chez une bonne femme qui m'avait paru fort dévote; mais je m'aperçus bientôt que la dévotion du lieu s'accommodait d'une réduction dans la milice monastique, et j'ai vu que partout où l'on avait reçu les couvents fugitifs, il en était de même.

VI

Perpignan. Les moines espagnols.

J'arrivai à Perpignan un matin, par un temps fort beau et fort doux, et je me hâtai de parcourir cette ville. C'est une ancienne place qui fut toujours fortifiée, parce qu'elle sert de passage entre le Roussillon et la Catalogne. Elle est située dans une belle plaine, ayant au couchant le Canigou, l'un des monts

les plus élevés des Pyrénées ; au nord, les montagnes de Corbières ; au levant, la mer cachée par de riants coteaux ; et au midi, la route de la Catalogne. Sa température est tout à fait méridionale. A quelques lieues d'elle, l'oranger croît en pleine terre, et, dans le bassin même qu'elle occupe, l'olivier forme d'immenses vergers qui s'étendent jusqu'au pied du Canigou. Ainsi, tandis que ce mont a le front caché sous les neiges, sa base est couverte des plus brillants produits du Midi.

Les fortifications de Perpignan sont en briques. La forme et le système en sont anciens. Un habile ingénieur vient de les renouveler en grande partie ; de remplacer presque partout les tours par des bastions ; de mettre les remparts à l'abri du feu extérieur par des terrasses ou des exhaussements ; de pratiquer des chemins couverts, des ouvrages avancés pour protéger la place à distance. La citadelle est devenue très-forte ; une triple enceinte la rend susceptible de résister à trois attaques,

et sa position la rend maîtresse de la ville. Les travaux étaient poussés avec une extrême activité pendant la fin de l'automne; presque toutes les batteries étaient armées; les approvisionnements en poudre, cartouches, liquides, vivres s'achevaient; on coupait dans les champs les taillis pour faire les gabionnades, et un parc d'artillerie de campagne se préparait dans une plaine au levant de la ville. Un assez grand nombre de voitures était déjà réuni, et on pouvait compter de vingt à vingt-cinq pièces de canon déjà placées sur leurs affûts. Quoique ces préparatifs ne soient pas aussi considérables qu'on l'a cru, ou qu'on a affecté de le répéter, il n'en est pas moins à désirer qu'on en fasse de même dans les places du Rhin, car il est probable que nos vrais ennemis sont plutôt au nord qu'au midi. Au reste, les travaux faits à Perpignan ne sont, à ce qu'on assure, que l'achèvement des projets formés depuis longtemps pour la réparation de nos places fortes, et la dépense

ne s'élève peut-être pas à plus de cinquante mille écus.

Perpignan n'a sans doute pas l'importance politique de Toulouse. Cette dernière ville, avec son Trappiste, ses deux journaux, ses âmes pieuses, est le centre des grandes méditations et des vastes projets; cependant Perpignan a offert pendant un instant un grand intérêt, sinon politique, du moins pittoresque; et j'ai souvent regretté le crayon de M. Charlet, pour y peindre les nombreux fugitifs dont elle est remplie.

Les moines, avant-coureurs de toute émigration, affluaient à Perpignan et devançaient la régence. A Narbonne, j'avais déjà rencontré les capucins avec leur grande robe brune et flottante, leur large capuchon retombant jusqu'au milieu des reins, leur rosaire pendant, leurs jambes et leurs têtes nues. A Perpignan, je vis les moines noirs, bleus, blancs, gris, rouge brun, lès curés à la grande redingote, avec de grands chapeaux français. Je

remarquais chez eux un mouvement singulier, lorsqu'on les rencontrait : ils vous suivaient des yeux comme prêts à répondre à une question, et leur main en avant semblait prête à vous bénir. J'appris bientôt qu'en Espagne ils bénissent tous les passants qui se prosternent à leur vue, et je compris qu'ils étaient disposés en France à n'être pas moins généreux que dans leur patrie. Deux d'entre eux, avec lesquels je m'entretenais, me dirent, avec assez d'abandon : « Les Espagnols « aiment cela, et nous le leur donnons. En « France, on n'en veut pas, et nous le gar- « dons. » En général, je ne les ai pas vus très-fanatiques. On trouve chez eux une espèce d'indolence qui exclut les sentiments violents. Les pertes de pouvoir que le roi a faites les inquiètent peu ; mais l'heureuse influence théocratique dont ils jouissaient a été troublée ; on a même visité les couvents de plusieurs d'entre eux ; on a poursuivi sur la masse le crime de quelques-uns, et ils ont fui,

sans beaucoup de hâte cependant, et du pas tranquille et doux de leurs mules.

La profession de moine, en Espagne, est très-répandue, parce qu'elle est facile, douce et ouverte à toutes les oisivetés. Un homme a-t-il commis des désordres, ou bien est-il encore plus paresseux que ses paresseux compatriotes, il est reçu dans les monastères, et il promène sa tranquille sainteté aux yeux du peuple, qui voit se multiplier avec plaisir les serviteurs de Dieu. Une partie du territoire est là pour les nourrir; et des dons volontaires viennent ajouter encore à leur bien-être assuré un bien-être éventuel. Chez la plupart, cette vie élargit les tissus, les remplit d'un heureux embonpoint, les colore d'un vif incarnat, défigure les belles lignes du visage more, rend ces heureux corps difficiles à mouvoir, et, dans leur règne si peu troublé, leur ôte jusqu'à la haine de l'hérésie, dont ils ignorent même le nom. Chez quelques autres, le cloître jaunit le teint, cave et enflamme les

yeux, déprime les joues, et produit ainsi l'idéal du fanatisme. Je n'ai rien vu de plus beau que certaines de ces têtes, sortant de la vaste robe des capucins, et promenant gravement un grand front, un nez droit et allongé, de grands yeux noirs et fixes, une petite barbe, forte et épaisse. Parmi ceux-ci sont ces hommes qui, tour à tour moines ou guérillas, ont quitté les montagnes depuis le retour de Ferdinand, et maintenant y retournent pour exercer un tempérament enflammé, qui, sous d'autres institutions, se répandrait en grandes actions et en nobles entreprises.

A Perpignan, on ne les plaint pas comme on peut le faire là où on ne les voit point. Les plus zélés partisans de ce régime qu'on voudrait conserver à l'Espagne, n'osent pas s'apitoyer à la vue de ces heureux et paisibles voyageurs, car la face rebondie du plus grand nombre, et leur petite bourse de cuir, rassurent tous les cœurs. J'ai vu surtout ce qu'étaient le voisinage et la présence des faits. A

Perpignan, on n'ose pas dire que la religion soit attaquée, parce que ces inutiles consommateurs sont enlevés à l'Espagne ; on n'ose pas parler de leur piété exemplaire, de leur sainte austérité ; eux-mêmes s'expriment avec une rare naïveté sur leur propre régime. A Perpignan, par exemple, M. Matta-Florida n'est point un prince ; MM. Gispert et Ortaffa ne sont pas des Excellences ; on n'a jamais donné quarante mille hommes au baron d'Éroles ; Misas n'est point un religieux partisan de la messe, quoiqu'il en porte le nom ; le Trappiste n'est point un homme miraculeux et invulnérable. On s'entretenait beaucoup de tous ces grands personnages pendant que je me trouvais à Perpignan, et nulle part on ne les a mieux jugés. Je dirai plus tard ce qu'on en pensait.

VII

Le Canigou.
L'armée de la foi. Les guérillas.

L'un des plus beaux spectacles que j'aie rencontrés dans les Pyrénées, est celui dont je fus frappé en sortant de Perpignan, pour m'enfoncer dans les montagnes. C'était le matin, vers les six heures à peu près. Le froid était rigoureux, un vent impétueux et glacé soufflait des montagnes du Capsir, cou-

vertes de neige ; et un jeune Roussillonnais, à la veste courte, au bonnet flottant, au visage court et vif, conduisait au galop quatre chevaux de Cerdagne, qui nous emportaient tout autour du Canigou. Entraînés par ce mouvement rapide, nous voyions se succéder tour à tour les têtes de ce mont superbe qui, placé à l'entrée des Pyrénées, les annonce d'une manière si imposante. La plaine n'avait encore reçu aucun rayon de soleil, lorsque tout à coup le Canigou reçut sur son front une teinte rose qui, se mariant à la blancheur des neiges, produisit une nuance d'une inexprimable douceur. Cette bande lumineuse s'agrandissant par l'élévation progressive du soleil, le pic supérieur semblait croître à mesure qu'il s'éclairait. Bientôt le mont tout entier fut inondé de lumière et de pourpre ; alors toutes ses formes, cachées dans l'obscurité, se dessinèrent à la fois, toutes ses saillies ressortirent, toutes ses profondeurs semblèrent s'enfoncer encore, et il

parut acquérir une réalité qu'il n'avait pas. Le froid, le vent, la rapidité de la course ajoutaient à l'effet de ce grand spectacle; le mouvement surtout le rendait enivrant. Mais cependant le plaisir n'était que pour les yeux; le froid extrême ramenait les sens en eux-mêmes, et les empêchait de se répandre au dehors.

Après avoir circulé longtemps au pied du Canigou, les montagnes du Capsir, qui d'abord sont devant vous, se montrent bientôt à côté. On entre alors dans les gorges : la plaine a disparu pour ne reparaître qu'à cent lieues de là, c'est-à-dire à Bayonne. En s'enfonçant dans les défilés qui conduisent dans la Cerdagne, on trouve un peuple tout à fait espagnol. Les femmes, dont le visage est rond et animé, portent un mouchoir qui, étendu comme un voile sur le derrière de la tête, s'attache par les deux bouts sous le menton, et pend en pointe sur les épaules. Un nœud de rubans noirs, placé à l'origine des cheveux,

recouvre heureusement leurs fronts ; leur ceinture est fortement serrée par un corset lacé sur le devant ; et elles ont une grâce toute particulière lorsqu'elles exécutent le dimanche ces danses espagnoles, voluptueuses surtout pour les étrangers qui les voient pour la première fois.

Les hommes ouvrent ordinairement la danse par un branle, qu'ils exécutent tout seuls ; viennent ensuite les femmes, qui figurent seules à leur tour ; enfin, les hommes se réunissent à elles, et les soulevant sur la main comme sur un siége, leur font d'un saut décrire une courbe. Le tout s'exécute au son d'une musique assez bizarre ; un violon, un clairon et une cornemuse, composent un orchestre tour à tour rauque, aigu, criard, qui charme cependant les oreilles de ces bonnes gens, et les remplit de gaieté et d'ardeur.

Prades est le premier bourg un peu considérable que l'on rencontre après Perpignan, et

c'est aussi le dernier. Les voitures ne peuvent aller au delà, et on ne peut voyager que sur des chevaux. Dans le moment où j'y arrivai, on apprenait les dernières défaites de la régence, et la fuite des insurgés sur le territoire français. J'entendais ce public montagnard s'en entretenir avec chaleur, et surtout avec la bonne intention d'y trouver du merveilleux. Chacun faisait son récit, mais tous parlaient de cette cavalerie de Mina, qui, disaient-ils, *courait sur les pointes des rochers.* Sans être aussi miraculeuse, il est vrai pourtant que cette cavalerie parcourt les montagnes avec une vitesse et une facilité surprenantes. On annonçait aussi plusieurs généraux, la régence, et surtout *el rey Matta-Florida;* c'est ainsi que les paysans le nomment sur les lieux.

J'étais impatient d'arriver et de voir ces insurgés célèbres. Après une course assez rapide, et vers l'entrée de la nuit, je rencontrai un premier campement dans un petit champ,

aux pieds des montagnes, et au milieu de la neige. Je n'ai pas vu de spectacle plus triste et plus original. Il s'annonçait de loin par les banderoles flottantes de nos lanciers, placés en sentinelle aux quatre coins de ce bourg ambulant. Douze ou quinze cents malheureux, hommes, femmes, enfants ou vieillards, étaient étendus sur la terre, entourés de leur bagage déployé. Les uns reposaient sur un peu de paille; les autres y joignaient leurs hardes, et tâchaient de se composer des lits. Tous employaient le peu qu'ils avaient, et fourmillaient avec un bruit confus, en proférant un langage barbare et en étalant une malpropreté hideuse. En dehors de ce cercle étaient attachés quelques mulets, la tête hérissée de pompons, et les yeux couverts de plaques en cuivre, suivant l'usage espagnol.

On leur avait distribué à tous des rations qu'ils dévoraient avec avidité. Les moins pauvres y avaient joint un peu de viande salée, mais le plus grand nombre n'y mêlaient

que l'eau du torrent qui coulait à quelque distance. Les femmes surtout me touchaient par un air d'abattement et de souffrance qui n'était pas chez les hommes. Je les voyais transporter leurs enfants de dessus leur dos devant leur sein, pour leur donner un lait fatigué. Les malheureuses, épuisées par une longue route, surprises d'un pays nouveau, et surtout d'une âpreté de climat inconnue sur le versant méridional des Pyrénées, semblaient porter seules les maux de la guerre civile, et la peine de l'humeur turbulente de leurs époux. Ces derniers n'étaient pas tristes comme des fanatiques défaits; il n'y avait chez eux que le souci de la faim, souci que je voyais disparaître chez la plupart, à mesure que leur pain de munition était dévoré. Ils se jetaient alors les uns après les autres sur la terre, où déjà ils reposaient en véritables brutes repues, qui ont tout fait quand elles ont vécu une journée.

Leurs traits et leurs costumes me frappè-

rent singulièrement. Je me crus subitement transporté au milieu d'un spectacle qui avait souvent frappé mon enfance, celui des rives de la Méditerranée, où affluent tous les Orientaux. La parité des races est frappante. Je trouvais ici deux espèces de visages : les uns avaient de grands yeux fendus, un front droit, un grand nez, un teint basané, des cheveux et des yeux noirs; les autres, noirs et basanés comme les premiers, avaient la face ramassée, les traits écrasés, de petits yeux petillants, le poil crépu, et me semblaient tenir particulièrement des Arabes. Leur taille était généralement moyenne et peu droite ; on voyait à la courbure de leurs reins et de leurs jarrets, à leur pas élancé et comme élastique, qu'ils avaient plutôt l'habitude de courir les montagnes que de former des rangs réguliers, et de tenir la tête haute et les bras étendus. Leur costume était singulièrement caractérisé : ils portaient, comme les Roussillonnais, le bonnet long, la veste

coupée, et, au lieu d'un large pantalon flottant, une culotte serrée et courte finissant au genou, des guêtres se terminant à la cheville; enfin des *spartilles*, espèce de sandales qui sont formées d'une semelle en corde, et qui s'attachent par des liens ramenés au-dessus du pied. Je parle ici du costume complet. La plupart n'avaient ni bonnet, ni veste, ni *spartilles*; une culotte à moitié usée les garantissait de la ceinture au genou, et une couverture, bariolée de mille couleurs, suppléait aux vêtements qui leur manquaient.

Après avoir observé pendant quelque temps ce déplorable spectacle d'une population déplacée sans motifs légitimes, sans espoir de succès, sans moyens de la soutenir, je me détournai et je repris ma route à travers les montagnes. Les chemins étaient couverts de ces malheureux demeurés en arrière. Il s'y joignait en outre des officiers, des moines, des curés, des étudiants avec le grand chapeau aragonais et la soutane retroussée. Ce-

pendant, ceux-ci étaient dans une autre situation que les malheureux que je venais de quitter. Je ne veux pas aggraver l'injustice d'un état de choses assez inique par lui-même ; mais, je dois le dire, parce que tous ceux qui en ont été témoins l'ont éprouvé comme moi, ces moines étaient loin de souffrir comme les victimes de leur révolte. Quelques-uns s'étaient unis à des familles qui voyageaient avec eux et paraissaient les servir. J'ai vu dans ces groupes, composés ordinairement de trois ou quatre individus, un gros personnage qui n'avait ni la mâle vigueur d'un homme, ni la faiblesse intéressante d'une femme, et qui, enveloppé d'un manteau, se faisait doucement porter sur une mule, tandis qu'à ses côtés une malheureuse mère marchait péniblement à pied, le visage et les mains rouges de froid, et faisant ressource de tous ses vêtements pour couvrir son enfant qu'elle portait dans ses bras. Les officiers étaient désarmés et médiocrement vêtus ; ils

portaient de petits plumets à mille couleurs; quelques-uns montaient d'excellents chevaux.

Au milieu de ce triste spectacle, j'eus une rencontre qui me frappa. Un jeune homme vêtu d'un uniforme assez propre, supérieurement monté, et, quoique désarmé, plein d'une fierté et d'une grâce tout africaines, donnait à son cheval toutes les allures, lui faisait prendre tous les pas, et semblait s'amuser de la route et de la fuite. J'admirai une telle insouciance au milieu de la guerre civile, et je compris combien il était facile d'appeler sur les champs de bataille un peuple que ni l'industrie, ni la culture des arts n'occupent et n'attachent à la paix et au bon ordre.

C'est là l'état d'une grande partie de l'Espagne. L'industrie n'ayant fait aucun progrès chez elle, toutes les classes cherchent dans les montagnes des occupations qui leur manquent dans les villes. Je pus m'en con-

vaincre facilement le soir, dans la première grange où je cherchais un asile. Ceux qui n'avaient pas pu se rendre au campement désigné s'étaient répandus dans les habitations où on avait voulu les recevoir, et chauffaient leurs pieds autour d'un grand feu, en attendant d'aller reposer au milieu des chevaux et des vaches. A la lueur de ce grand feu, je les observais les uns après les autres ; et avec des signes, un peu de patois roussillonnais, et le secours de l'hôte, je les questionnais. Les uns étaient chasseurs, les autres pâtres, d'autres enfin se disaient commerçants. Cette dernière réponse m'étonnait, et je me demandais ce qu'il y avait de commun entre ces hommes et le commerce, lorsque j'appris que, dans le langage du pays, commercer, c'était transporter, à travers les montagnes, les neiges et les douaniers, des marchandises prohibées. Je vis bientôt quels étaient ces soldats. Je leur parlai de la foi et du roi, mais leurs fibres ne s'ébranlaient point.

Le nom de leurs chefs les touchait davantage ; et c'est naturel, car c'était pour eux quelque chose de connu et de réel. Le nom du baron d'*Éroles* les animait assez. Ce général, sans avoir aucune apparence héroïque, sans avoir vaincu à leur tête; est parvenu à captiver leur imagination, peut-être parce qu'il se montre un peu moins que les autres. Ils voient en lui une intelligence mystérieuse, et un don particulier, que, dans leur ignorance, ils définissent par ce mot répété avec chaleur : *Direction! direction!*

Il faut à ce peuple ignorant, passionné, oisif et pauvre, il lui faut s'occuper et vivre. Jusqu'à ce qu'on lui ait donné tout ce que procure l'industrie, un gîte, un pot-au-feu, un établissement enfin, le premier signal donné dans les montagnes le fera courir avec joie. Aussi rien ne doit moins étonner que la facilité avec laquelle la régence d'Urgel a insurgé quelques peuplades. Mais si l'insurrection est facile, il n'en est pas ainsi de son

succès et de sa durée. Quand, en effet, la régence a voulu se donner des ministres et des généraux, faire une campagne régulière, elle a été battue. On dira qu'elle aurait pu contre Mina ce que les cortès de Cadix ont pu contre Bonaparte. A cela il n'y a qu'une réponse à faire. Ces guérillas, insurgés un instant dans les Pyrénées, ne valent rien contre leurs compatriotes. Il n'y a dans leurs pareils rien qui les excite ; au contraire, la vue de l'étranger, différent de langage, de costume, de visage, les anime jusqu'à la fureur. Ces différences sont impardonnables à leurs yeux, et ils les poursuivent avec un acharnement extrême. Joignez à cela de beaux uniformes , de riches armes, des hausse-cols et des boutons brillants à piller sur l'étranger, et il y a plus de raisons qu'il n'en faut pour les faire guerroyer dans tous les défilés de l'Espagne. D'ailleurs, ils ont sur l'ennemi un avantage qu'ils n'ont pas sur leurs compatriotes, la sobriété, la connaissance et l'habitude des lieux. Ces

guérillas, faibles contre Mina, seront donc tout-puissants contre l'étranger. Ainsi l'a établi la Providence qui, en donnant une patrie aux hommes, a voulu qu'ils pussent la conserver, et pour cela leur a accordé une force irrésistible sur leur propre sol. Cette fable est vraie, qui dit qu'un géant, en touchant la terre, sa mère, y puisait des forces nouvelles et terribles.

114

115

VIII

Les gorges du Mont-Louis. La régence d'Urgel.

J'ai déjà dit qu'en quittant Prades on entre dans des gorges étroites et majestueuses, qui vous conduisent par une route de vingt ou vingt-cinq lieues dans le bassin de la Cerdagne. J'avais franchi Prades, Villefranche et Olette où j'avais séjourné une nuit. J'en partis le matin après m'être procuré, avec beaucoup de peine, un mulet et un guide.

Le ciel était sombre et orageux ; un vent impétueux soufflait à travers les gorges, et s'y brisait avec une violence extrême. Il était si fort, que les grosses lames d'ardoise dont les chaumières sont négligemment couvertes dans ce pays, tombaient à chaque bouffée ; et tandis que mon guide disposait le modeste harnais de mon mulet, trois ou quatre de ces lames vinrent se briser à ses côtés et faillirent le tuer. Je quittai Olette le plus tôt que je pus, et je pris la route de Mont-Louis. Là les montagnes se resserrent et s'élèvent, on entre dans un conduit étroit et effrayant par la dimension de ses formes et par le désordre qui y règne. La route est tracée sur le flanc des rochers, au tiers de leur hauteur, et peut donner place tout au plus à un mulet. Au-dessus sont des éminences inaccessibles, au-dessous des torrents, et au delà d'autres montagnes qui s'engrènent avec celles autour desquelles on circule. Le spectacle est des plus variés : tantôt on s'élève et on sem-

ble dominer l'abîme, tantôt on s'abaisse et on semble l'avoir sur sa tête. Quelquefois en suivant les sinuosités de la gorge, on arrrive dans une enceinte obscure et sans issue, puis tout à coup en doublant une pointe, on découvre une perspective inattendue et immense; on aperçoit de vastes amphithéâtres de neiges éclatantes, de noirs sapins, et des profondeurs infinies de monts qui fourmillent et s'enchâssent les uns dans les autres. Quand au désordre de ces calcaires gisants en masses cubiques et brisées, de ces granits roulés en blocs, de ces schistes détachés en lames ou morcelés en petits feuillets, se joint le désordre des torrents coulant à grand bruit, le désordre des vents et des nuages refoulés et déchirés, on a une véritable image du chaos. Jamais la confusion des éléments ne m'a paru plus imposante, même au milieu des tempêtes de la mer.

J'avançais péniblement, obligé par intervalles de mettre pied à terre pour n'être pas

renversé par le vent, et pour me réchauffer par la marche. Souvent nous nous mettions, mon guide et moi, à l'abri d'un rocher pour y reprendre haleine pendant que la tempête soufflait. Quand elle était calmée nous reprenions notre route, et nous marchions le corps en avant, la tête baissée pour pénétrer à travers les flots pressés de l'air. Le froid s'introduisait avec le vent à travers les vêtements les plus serrés, et il me semblait à chaque bouffée que j'étais plongé dans un milieu glacé.

Je rencontrai ce même jour et par cette tourmente affreuse encore plus de fugitifs que la veille. Pas un moine, pas une femme n'avaient osé se mettre en route. Ceux qui ne traînaient pas de famille avec eux, étaient conduits en bandes par quelques-uns de nos soldats. Les malheureux s'enveloppaient de leurs couvertures le mieux qu'ils pouvaient; ils avaient heureusement pour eux le vent en arrière, et poussés par lui, ils couraient

à travers les sentiers les plus étroits avec une agilité extrême.

Mon guide m'avait annoncé dès le départ que nous rencontrerions *el rey Matta-Florida*. Bientôt en effet les pages de la régence nous annoncèrent son arrivée. Ces pages, dont on a parlé si complaisamment, ainsi que des malles renfermant les archives du royaume d'Urgel, il faut les faire connaître. Je voyais des cavaliers passer à mes côtés par bandes de trois et quatre, sur des chevaux maigres et mal faits, mais excellents, car ils galopaient sur la neige et dans les sentiers avec une sûreté, je dirai presque une infaillibilité, vraiment étonnante. Leur équipement était digne du lieu, des hommes et de l'armée à laquelle ils appartenaient. Quelques-uns avaient de vieux shakos fort usés; quelques autres des casques rouillés ou de petits chapeaux ronds avec de courts plumets de diverses couleurs. Ils avaient avec cela des uniformes ou des vestes catalanes, parfois des pantalons et des

souliers, mais le plus souvent des guêtres et des spartilles, avec le talon pour éperon. Il y en avait tel d'entre eux qui montait sans selle, et qui, pour tout harnais, se servait d'un simple licou. Nous rencontrâmes soixante ou quatre-vingts de ces cavaliers, et, dans ce nombre, peut-être douze ou quinze bien équipés, enveloppés de bons manteaux bleus, et escortant des officiers, que je pris pour la régence, car je lui aurais assez aimé cette tournure militaire. Mon guide me détrompa en m'assurant que ce n'était pas encore elle, et me répétant que je verrais bientôt *el rey Matta-Florida*. Je n'oublierai pas qu'un Français, voulant acheter des chevaux, un officier de la Foi le pria de n'en rien faire, parce que, disait-il, les chevaux n'appartenaient pas à ceux qui les montaient. Il allait partout, en effet, empêchant les paysans de faire marché avec les fuyards, qui tous étaient très-empressés de se mettre à pied, pour pouvoir se mettre à table.

Je rencontrai enfin cette régence si longtemps annoncée. Dans ce moment, le vent, au lieu de soulever du sable et des cailloux, emportait une neige épaisse et de petits glaçons piquants qui s'attachaient au visage. Nous gravissions une rampe qui, s'étendant sur le flanc d'un coteau, se repliait vers sa pointe, et redescendait le long du flanc opposé. Tout à coup je vois un cavalier qui apparaît au sommet du sentier, double la pointe et s'avance vers nous avec une tournure vraiment militaire. C'était un vieux dragon, enveloppé d'un immense manteau, et ressemblant à ces combattants que l'on voit dans les vieux tableaux de bataille de Wouvermans. Après lui, un fantassin conduisait deux bons chevaux par la bride. Nous doublons la pointe à notre tour et nous redescendons sur la rampe opposée. J'aperçus alors un groupe de plusieurs individus qui semblaient la gravir péniblement à pied. Un homme de cinquante ou soixante ans, de taille moyenne,

voûté, maigre, pâle, les yeux rouges, portant un bonnet noir, une redingote grise, s'appuyait sur deux autres personnes, et semblait ne marcher qu'avec la plus grande peine. Mon guide, à cette vue, me secoua fortement, en me disant : *El rey, el rey Matta-Florida.* A ce mot, je fixai plus attentivement ce personnage qui se traînait avec tant d'effort. Sa situation était faite pour toucher. Je regrettai pour lui l'humeur ambitieuse ou turbulente qui, à son âge, sans force et sans génie, le jetait au milieu des hasards de la guerre civile et des difficultés de l'hiver et des montagnes. Sa suite n'était pas moins singulière : trois ou quatre individus sans apparence et mal vêtus marchaient à ses côtés ; c'étaient les grands dignitaires de la régence. L'un d'eux, assez âgé, très-grand de taille, portant un énorme chapeau français, recouvert de toile cirée, et un paquet sous le bras, cheminait un peu à l'écart ; c'était un ministre, j'ignore lequel. Derrière était un long capucin à la robe flot-

tante, qui semblait représenter l'autel auprès du trône. Enfin, à quelques pas, s'avançait un jeune homme avec un carrick vert à plusieurs collets, vêtu tout à fait à la française, ayant assez d'embonpoint, et une tournure extrêmement remarquable. On me dit que c'était le fils du marquis de Matta-Florida. Le vent soufflant avec impétuosité, nous nous arrêtâmes les uns et les autres, et j'eus le temps de voir cette cour. On fit boire les chevaux dans un petit ruisseau qui s'échappait des flancs de la montagne, et qui coulait sous une glace épaisse qu'on avait brisée. Après cela, chacun reprit sa route.

Immédiatement après, deux mulets parurent, chargés de quatre malles. A l'état du reste de l'armée, je vis bien que le roi et les ministres pouvaient seuls être possesseurs de ces malles, et en les leur attribuant, je conclus que ce devait être là leur garde-robe. Je les aurais bien plus religieusement considérées si j'avais su, comme on l'a dit depuis

dans certains journaux, qu'elles renfermaient les archives de la régence. Il faut en convenir, c'est un gouvernement bien laborieux que celui qui, en quatre mois d'existence, a déjà quatre malles d'archives, et il n'y a que les avocats qui sachent être rois aussi féconds.

IX

Des divers personnages composant la régence. Matta-Florida. Ses ministres. Le baron d'Éroles.

Je conviens qu'il ne faut pas juger du mérite sur les allures, et que l'on aurait pu se tromper sur le génie et la bravoure de nos Vendéens, si on s'en était fié aux apparences; mais il faut reconnaître aussi que, sous d'autres rapports infiniment plus importants, la

11.

régence d'Urgel n'est pas ce qu'elle devait être. Matta-Florida n'était, il y a quelques années, qu'un avocat fort obscur de Madrid, qui fut rédacteur, ou au moins un des signataires de l'adresse faite en 1814 par les soixante-neuf, et présentée à Ferdinand, pour lui demander l'abolition de la constitution des cortès. Cette adresse, qui commençait par la citation d'une coutume des Perses, a valu à ses auteurs le nom de *Perses*, et à quelques-uns les faveurs du roi Ferdinand. Matta-Florida fut distingué entre tous, fait marquis, et enfin ministre; ce qui n'a rien d'étonnant dans les temps de révolutions, où les existences s'improvisent si vite. Il était au ministère en 1820 lorsque les événements de l'île de Léon obligèrent Ferdinand d'adopter la constitution, et de changer ses conseillers. Quittant bientôt après Madrid, et transporté depuis dans les montagnes de la Catalogne, Matta-Florida s'est institué tout à coup régent, prince, et en laissant faire à l'imagination du

peuple, il est presque devenu roi. On ne lui donne pas d'autre titre, en effet, dans les montagnes. Deux bourgeois, l'un de Perpignan, l'autre d'Ille, petit bourg voisin, tous deux expatriés depuis longtemps, et se trouvant à côté de Matta-Florida, se firent d'abord ses secrétaires ; puis certains journaux les qualifiant de ministres, ils en acceptèrent le titre et se firent Excellences. C'est ainsi que s'est formée cette régence, et qu'à la faveur de l'éloignement, elle a paru quelque chose ; mais elle n'a jamais eu d'importance réelle que dans l'esprit de ceux qui disputaient sur elle.

A Perpignan, un rire inextinguible s'était saisi des habitants, en voyant les feuilles de la capitale parler comme elles le faisaient de ces personnages à eux si connus, et métamorphosés sitôt en hommes puissants et célèbres. On remarquait avec justesse que, pour frapper la nation espagnole et lui donner quelque confiance, il eût fallu composer cette régence

autrement qu'on ne l'avait fait. Quelques chefs de bandes, ou inconnus, ou célèbres par d'atroces cruautés; un avocat âgé, un moine, deux bourgeois inconnus, ne sont pas ce qui convenait pour inspirer de la confiance à tout un peuple, et même à l'Europe, qui avait les yeux sur cette insurrection.

On ne remarque parmi ces insurgés qu'un homme, dont j'ai déjà parlé, mais qui, par la nature de son mérite, se trouve déplacé dans les rangs où il combat, c'est le baron d'Éroles, que toute l'Espagne a vu avec étonnement se ranger dans l'armée anticonstitutionnelle. Il a, dit-on, près de quarante ans. Il a fait autrefois l'étude du droit avec beaucoup de distinction. A peine sorti des écoles, il se rangea pour les cortès de Cadix, et combattit, avec une petite armée, pour l'indépendance de l'Espagne et le maintien de la constitution de 1812. Il se conduisit en partisan assez fin, mais, sous ce même rapport, il demeure bien inférieur à Mina. Là commença pour lui une

carrière qui, dit-on, ne lui convient point, quoiqu'il ait une grande bravoure personnelle; c'est celle de chef de guérillas. Il a un esprit trop distingué pour commander à des espèces de sauvages, et il n'a pas le génie d'un Mahomet pour les tromper et les conduire. Il est de taille moyenne, un peu louche, et dépourvu de ce qui peut frapper des imaginations matérielles. Des officiers français, qui furent faits prisonniers par lui à Figuères, lors de la dernière guerre, et qui se louent, d'ailleurs, des égards avec lesquels ils en furent traités, l'ont vu se couvrir d'armes de toute espèce, pour augmenter son apparence militaire; mais ils assurent qu'il portait mal la carabine, le sabre, les pistolets; et qu'en dépit de lui, il ne pouvait pas se donner l'air d'un chef de bandits.

On assure qu'il a été du nombre des généraux qui, en Espagne, ont toujours penché pour la constitution, et même qu'il était en défaveur pour son opinion connue. On l'a vu

assez longtemps à Montpellier avant les événements de l'île de Léon ; et on a supposé que sans doute ce n'était pas la faveur de la cour qui l'engageait ainsi à s'éloigner. Il a donné alors à tous ceux qui l'ont connu une haute idée de la finesse de son esprit et de la sagesse de ses opinions. On avait invoqué sa protection pour des *afrancesados* qui désiraient rentrer ; et en assurant qu'il ne pouvait rien lui-même, en indiquant les moyens dont on pourrait essayer, il désespérait, disait-il, qu'on pût rien obtenir d'une cour ignorante et peu équitable. Ceux qui l'ont connu alors, et ses compatriotes eux-mêmes, ont tous été étonnés de le voir général de la régence. Ils ont regretté qu'avec les talents d'un homme d'État, il se condamnât au métier de chef de bande, et qu'il quittât le cabinet pour les montagnes.

Sans doute, dans une armée régulière, le baron d'Éroles pourrait peut-être montrer un véritable génie; mais au milieu de chefs qui

se regardent comme propriétaires des petites troupes qu'ils ont réunies, qui ne comprennent pas le général, ou ne veulent pas se soumettre à lui, comment pourrait-il méditer des plans et surtout les faire exécuter? Sans cesse contrarié, désobéi, et surtout jalousé, il ne pourrait pas organiser ces rebelles dont l'indocilité est aussi grande envers ceux qui les emploient, qu'envers ceux contre lesquels ils se sont soulevés.

L'un de ces généraux ou chefs, comme on voudra les nommer, qui se trouvait aux Cabanes à la même époque, se plaignait amèrement de la régence, de son principal général d'Éroles, et vantant sa délicatesse, sa bonne foi personnelle, se reprochait de n'avoir pas assez soigné ses propres intérêts, comme avaient fait tous les autres; il prétendait que l'armée n'était dévouée qu'à lui seul, parce qu'il chargeait à sa tête, au lieu de s'enfermer pour faire des plans à la manière de d'Éroles; qu'il rentrerait avec cinq ou six

cents hommes dévoués, qu'il lèverait des contributions comme avaient fait ses collègues, et qu'il viendrait ensuite jouir de ses collectes à l'abri des Pyrénées.

Ces propos ignobles, échappés, à travers les fumées du vin, au milieu d'une soldatesque barbare, et à côté de Français qui écoutaient sans répondre, indiquent assez les idées qui germent dans ces têtes, et les sentiments qui animent ces prétendus défenseurs de la foi. Il leur est impossible de s'entendre, de se concerter entre eux, et de se soumettre à un chef plus habile; ils le blâment, l'accusent, nient l'à-propos de ses mesures et l'opportunité de ses talents. Les montagnes, en effet, et les indociles guérillas qui les habitent, n'admettent pas de plans entendus et combinés. Tout s'y concentre dans chaque gorge et dans le chef qui commande les cent ou deux cents hommes embusqués.

X

La Cerdagne. Le Bourg-Madame.
Puycerda. Querelle des deux partis espagnols.

Les Cabanes sont un village placé le long de la route qui passe au pied du Mont-Louis. On appelle de ce dernier nom une petite place fortifiée, qui fut prise dans le commencement de la guerre de la révolution, et occupée assez longtemps par les Espagnols. Les gorges dont j'ai parlé plus haut s'ouvrent ici, et

forment un premier bassin, dont le fond est encore à une très-grande élévation au-dessus de la mer. Ce fond est très-inégal, et sur l'une de ses inégalités se trouve le Mont-Louis, dont je viens de parler. De là on passe par le *col de la Perche,* dans un vaste bassin qui est celui de la Cerdagne. Ce qui donne une idée de la route, c'est que les convois de pain pour les troupes ne peuvent être transportés qu'en deux jours au Bourg-Madame. Il est vrai que ce sont des bœufs qui font le trajet ; mais il faut ajouter aussi que du Mont-Louis au Bourg-Madame, il n'y a que cinq lieues. Il y avait plusieurs pieds de neige dans la Cerdagne, à l'époque où je m'y trouvais ; et, dans les recoins où soufflait le vent, on en trouvait des amas énormes. Les hautes montagnes en étaient entièrement revêtues ; tout au plus quelques bandes de rochers ou perpendiculaires ou abritées, se montraient toutes noires par leur contraste avec l'éclat des neiges environnantes. Le matin est, dans les voya-

ges, celui des plus heureux moments; la fatigue a disparu, les forces et la sensibilité se réveillent, et on sent tout avec une extrême vivacité; de plus, le temps change, le matin; mille accidents dans le ciel et la lumière varient les scènes; tandis que, vers le soir, l'atmosphère, le ciel, le paysage, sont presque paralysés. Si, comme cela arrive souvent dans la saison d'hiver, les nuages règnent, ils sont également étendus dans l'espace, et vous avez sous les pieds une mer de neige immobile, et sur la tête une enveloppe lourde, grise, et immobile comme le sol qu'elle recouvre.

Le matin où je quittai le Mont-Louis, le ciel se découvrait, et semblait prêt à se débarrasser des épaisses vapeurs qui l'avaient obscurci pendant plusieurs jours. Les nuages quittant la plaine laissaient briller l'azur du ciel, et s'amoncelaient, dans un enfoncement des montagnes, en flocons noirs et livides. Le soleil commençait à éclairer cet immense désert de

glace, et y répandait une chaleur à peine sensible ; mais la lumière, même sans chaleur, faisait encore plaisir. Je sortais, en la contemplant, d'une espèce de léthargie, lorsque tout à coup j'entendis une harmonie guerrière entrecoupée des sons précis et roulants de la trompette, qui retentissaient d'échos en échos. Je fus saisi de surprise, et j'écoutai avec ravissement ces accents français au milieu d'un pays qui depuis longtemps ne me semblait plus français. Je cherchais autour de moi d'où pouvait provenir cette musique, car je ne voyais de musiciens nulle part, lorsque j'aperçus, à quelque distance, des pointes de baïonnettes qui avançaient à la file, dans un enfoncement de la neige ; je ne voyais pas même les shakos, et le bout seul des armes m'apparaissait. Je m'approchai vite de cet enfoncement, et je vis un de nos régiments qui changeait de station, et marchait entouré des bandes fugitives de la Foi.

Je pris la route opposée, et je m'acheminai

vers la Cerdagne d'où ce régiment venait. Je fus témoin, pendant cette route, d'un effet singulier, c'est celui des vapeurs se détachant du sol pour s'élever dans l'air. Le bassin immense que j'avais devant moi était bordé des plus hautes montagnes. Sur chaque versant s'élevaient des espèces de flammes formées d'une vapeur blanche, qui se détachait en clair sur la blancheur des neiges elles-mêmes. Ces flammes n'étaient pas vacillantes, mais immobiles comme des stalactites, ou comme ces feux que l'on voit sculptés au-dessus des urnes en marbre. De temps en temps, il s'en détachait quelque partie qui allait flotter légèrement dans un ciel très-clair et très-froid. J'arrivai, en contemplant ce spectacle, au col de la Perche, qui est une espèce d'échancrure pratiquée à travers un banc de rochers assez bas. Ce banc sépare le Mont-Louis du bassin de la Cerdagne. Une bise froide et piquante y soufflait autour du visage, mais ne m'empêchait pas de contempler le beau fond dont se

compose la Cerdagne, et sur lequel on venait d'appeler récemment les yeux de la France et de l'Europe. Ce bassin est bordé, au levant et au nord, par le col de la Perche ; au couchant, par les montagnes de Carol ; au midi, par celles de la Seu d'Urgel, qui forment un rideau d'une imposante hauteur. La Sègre, petite rivière, le traverse du nord au midi, et forme, en partie, la division de la Cerdagne française et espagnole. Cependant cette division n'est pas très-exacte, et, dans quelques endroits, il y a des embranchements de territoire, qui rendent la ligne frontière très-difficile à reconnaître. C'est là que, pendant une année tout entière, nos troupes ont été condamnées à des veilles continuelles, à cause de la présence des deux partis espagnols qui étaient sans cesse aux prises. La garde de la frontière n'a coûté autant de peines que sur ce point, car plus loin il y a l'Andorre qui est neutre ; la vallée d'Aran, qui, étant entourée des plus hautes montagnes, n'a jamais été oc-

cupée par les partis; plus loin encore les hautes Pyrénées, presque inaccessibles; enfin la Navarre et Bayonne, qui ont été à leur tour des points importants, mais beaucoup moins que la Cerdagne, parce que la régence ne s'y trouvait pas. Toute l'attention s'était donc concentrée dans ce bassin, et sur les deux bords de cette petite rivière qu'on appelle *la Sègre*.

En venant du col de la Perche, on trouve d'abord Sallaghouse, puis les Guinguettes, aujourd'hui le Bourg-Madame. Ce bourg est placé sur le bord même de la Sègre, et communique, par un petit pont en bois, avec l'autre rive qui est espagnole. Ce pont est composé de deux poutres renversées; ce qui donne une idée de la largeur du cours d'eau qu'il traverse. Au délà et sur la rive espagnole, se trouve un petit chemin assez escarpé, lequel, au bout de huit ou dix minutes, vous jette devant une porte assez modeste, qui semble donner entrée dans la cour de quelque vieille ferme. C'est cependant la ville de

Puycerda qu'on trouve ainsi sur une hauteur, et à une portée de fusil du Bourg-Madame.

Non loin de là, en remontant la Sègre, au-dessus de Puycerda et du Bourg-Madame, on trouve très-avant dans le territoire français, et dans une espèce d'enclave, la petite ville de Livia, qui, quoique entourée partout de la France, est cependant espagnole par les mœurs et le gouvernement. Cette singulière confusion de limites sert à merveille les contrebandiers qui n'ont garde de s'en plaindre. Un chemin neutre conduit de Livia au territoire espagnol. C'est entre ces trois points, Livia, le Bourg-Madame et Puycerda, et sur les deux bords de la Sègre, que se sont passées les scènes les plus fréquentes et les plus vives entre les deux partis espagnols.

Nos soldats recevaient les battus, les désarmaient, et les conduisaient ensuite dans des hospices appelés lazarets, où on les tenait en quarantaine pendant une certaine durée de

temps. Ces hospices étaient composés d'une grange et d'un petit champ dans lequel on enfermait les quaranténaires. On conçoit combien il était difficile de condamner à cet état de captivité des coureurs de montagnes. Nos troupes étaient toujours en éveil pour les empêcher de se répandre sur le territoire français, ou de se révolter contre la consigne. Un brave officier qui en gardait quelques centaines, fut averti une nuit qu'ils avaient le projet d'égorger la sentinelle, de surprendre la compagnie endormie, de la désarmer et de s'enfuir ensuite avec ses armes. L'officier demeura sur pied avec tout son monde, et les Espagnols, surpris en se levant de trouver leurs gardiens en éveil, rentrèrent fort soumis dans la petite prairie qui leur servait de retraite.

Les scènes les plus violentes avaient lieu tous les jours sur le bord de la rivière. Les constitutionnels s'y disputaient continuellement avec les soldats de la Foi qu'on tenait en

quarantaine sur la rive française. Les miliciens qui, presque tous, étaient dans un très-bon état, et dont quelques-uns annonçaient la plus grande aisance, disaient aux Français : Regardez, nous sommes de la nation; nous avons quelque chose à défendre et à perdre; mais ces misérables, sans aveu, ne cherchent qu'à piller; laissez-nous faire, ajoutaient-ils, et nous les aurons bientôt réduits. — On les arrêtait malgré cela; et alors, de part et d'autre, ils s'accablaient d'injures. Les constitutionnels mettaient la main à la poche, et en tirant une pièce de monnaie, l'élevaient en l'air, en disant aux royalistes : *Canaille, canaille,* montrez-en autant. — Ceux-ci, pour toute réponse, prenaient des pierres, et les lançant à leurs ennemis : Tenez, leur disaient-ils, voilà pour vous, scélérats qui ne voulez ni Dieu ni roi. — Nos soldats étaient alors obligés d'accourir, et de les séparer pour les empêcher d'en venir aux mains.

Les deux chefs de bandes les plus célèbres

dans la Cerdagne, et ceux avec lesquels nos officiers ont eu le plus de rapport, sont Misas et Miralhès. Ce qu'on raconte de ces deux chefs est digne des guerres civiles les plus tragiques.

Miralhès est un cultivateur de la *Cerbera*, fort riche par l'étendue de ses terres et le nombre de ses serviteurs. Il était tranquille au milieu de ses champs, lorsqu'on lui dit que la foi était menacée et le trône en danger. Il rassembla aussitôt les paysans de la contrée, se mit en marche vers la Seu d'Urgel, et vint porter le tribut de ses armes à l'armée de la Foi. Miralhès a près de cinquante ans, une assez belle taille, une véritable figure d'Espagnol, beaucoup d'ignorance et d'esprit naturel, enfin, le fanatisme le plus honnête et le plus sincère dont on puisse se faire idée. Cet homme rare, entouré continuellement de pillards et d'assassins, a montré cependant une probité rigoureuse, une modération admirable envers les sujets du parti ennemi ; et

il a prouvé, en résistant à tous les exemples, qu'il est des tempéraments naturellement vertueux. Ce digne Espagnol a été le génie du bien pour la Cerdagne opprimée ; et il s'est efforcé d'opposer son influence bienfaisante à celle du terrible Misas qui est pour ce pays le génie du mal. Partout où l'on voyait apparaître ce brave homme à la tête de ses paysans, monté sur un gros cheval de ferme, avec son réseau, sa veste et ses éperons au-dessus des spartilles, la confiance et la sécurité renaissaient. Partout il payait ce qu'il prenait, et il ne levait jamais de contributions forcées, en menaçant de brûler la contrée si on refusait de les acquitter. Indigné des exactions de ses collègues, il a voulu éclater quelquefois, et se retirer dans ses terres ; mais son zèle pour une cause sainte à ses yeux, l'en a toujours empêché. Un jour il accourt au Bourg-Madame, et demande un officier avec lequel il s'entretenait souvent, et dans les lumières duquel il avait beaucoup de con-

fiance. L'excellent homme était désolé : son collègue voulait, pour en finir plus tôt, incendier la contrée, et il ne savait quel parti prendre. L'officier lui conseilla de ne pas céder, et de chasser plutôt le barbare auquel il avait affaire ; c'est ce qu'il exécuta, et le pays se trouva garanti pour quelques jours d'un impitoyable ennemi.

J'ai entendu nos officiers, qui ont généralement un profond dégoût pour les scènes dont ils ont été témoins, et beaucoup d'horreur pour les chefs de ces bandes, me dire avec chaleur que, s'ils passaient jamais dans *la Cerbera*, ils iraient voir ce généreux révolté qui, seul peut-être entre tous les autres, a le mérite du fanatisme et de la sincérité, et possède surtout une âme bonne et élevée.

C'est ici que nos poëtes et romanciers devraient venir chercher des modèles de costumes, de mœurs et de caractères, car la vieille Europe, presque toute uniformisée et

adoucie par la civilisation, ne montre partout ailleurs qu'un ménage assez heureux et assez calme; il faut venir dans les montagnes de l'Espagne, chercher cette barbarie dramatique et originale, que je ne veux certainement pas mettre au-dessus de la sagesse suisse, mais qui éveille cependant l'imagination, et lui offre de grands traits à recueillir. A côté de ce vertueux Miralhès se détache Misas avec d'autres mœurs et un autre caractère. Son nom est Costa. Celui de Misas n'est qu'un sobriquet qui lui a été donné à cause des contributions qu'il levait pour la *messe;* car la messe, en espagnol, s'appelle *misas*. Il est très-vieux dans le service des montagnes; il commande au lieu de paysans, comme Miralhès, des *cassadores*.

Il a auprès de lui, pour démon inspirateur, un moine très-instruit, qui parle plusieurs langues, et marche constamment à ses côtés pour lui servir d'interprète. Ce couple mêlé d'intelligence et de férocité est très-connu

dans la Cerdagne, où il répand l'effroi. Le fait suivant fera juger de son insolence.

Misas se rend un jour avec son moine sur les bords de la Sègre, et se présente sur le petit pont qui aboutit de Puycerda au Bourg-Madame. Il demande à la sentinelle l'officier commandant. Cet officier était absent ; celui qui le remplaçait s'offre de lui répondre. Misas avait un petit shako rejeté en arrière ; son frac était déboutonné, et un mouchoir, négligemment roulé autour de son cou, était lié sur sa poitrine par un anneau : il avait, suivant l'usage catalan, une fleur à la boutonnière et une autre à la bouche. Il s'avance vers l'officier, et lui dit avec audace : Savez-vous le castillan ?

— Je sais le castillan, répond l'officier, et je ne parle que le français.

Le moine rapporte cette réponse. Eh bien, dit Misas, il faut qu'on me rende compte des fusils que les Français ont pris et brûlés aux Espagnols de la Foi, et qu'on me fasse délivrer

ensuite les cartouches et les munitions qui sont dans le Bourg-Madame.

— Les fusils, répond l'officier français, ont été brûlés, parce que c'était l'ordre que nous avions reçu. Ne seraient-ils pas brûlés, le *général Misas* ne les aurait point ; et, quant aux cartouches et munitions, il ne les aura pas davantage.

Le moine rend cette réponse, faite d'un ton ferme. Misas alors, déjà un peu égaré par le vin, s'écrie avec violence : Quoi, Français, tu dis que je n'aurai pas de munitions ! Je t'aurai encore toi et tes grenadiers pour la cause sacrée que je défends ! — Quelques-uns de nos soldats étaient accourus. L'entendez-vous ? leur dit l'officier ; le général Misas prétend qu'il vous aura ! — Attendez, capitaine, répondirent les soldats ; et ils allaient le coucher en joue, lorsque le capitaine les arrêta. Misas se retira alors en proférant mille injures.

Ces faits et beaucoup d'autres prouvent que l'armée de la Foi comptait singulièrement sur

la France. Elle répétait tous les jours en voyant les Français : *Ceux-là sont pour nous.* Elle a beaucoup murmuré contre la régence, lorsque, à la prise de Puycerda, nos troupes n'ont pas franchi les limites et tiré le canon pour elle. Les fuyards sont entrés sur notre territoire avec la plus grande confiance et comme s'attendant au meilleur accueil. Cependant la simple ration de pain qu'on leur donna au commencement les étonna un peu, et ils paraissaient espérer davantage. Un autre fait a particulièrement frappé les personnes qui connaissent la finesse et l'habileté du baron d'Éroles ; c'est de le voir dans une cause qui était désespérée dès le premier jour. Sachant qu'il n'est fanatique ni pour le trône ni pour l'autel, elles n'expliquent sa conduite que par les espérances qu'il pourrait avoir conçues d'obtenir des secours puissants. Au reste, ce qui se passe aujourd'hui prouverait qu'il n'a pas mal calculé, et qu'il a eu quelque raison d'espérer un appui considérable.

150

XI

Caractère espagnol. Prise de Puycerda.

Je crois le peuple espagnol l'un des mieux doués qui existent. Il est ardent, et, par cela même, il a besoin plus qu'un autre que l'éducation ajoute à sa nature. Aucun peuple ne se précipite sur l'ennemi avec plus de violence, aucun ne le fuit aussi avec plus d'empressement. Aucun n'est plus fier et plus hautain, j'oserai dire plus insolent ; aucun n'est

plus humble quand il vient à s'abattre ; tous les Espagnols fugitifs qui étaient sur notre territoire, effrayés de leur récente défaite, saluaient les Français qui étaient sur les routes avec des prosternations étonnantes. Qui ne voit là les mouvements de l'imagination qui, livrée à elle-même, est tour à tour courageuse ou lâche, orgueilleuse ou soumise ? Il en est ainsi de tous les peuples chauds et violents, des Italiens, des Égyptiens, des Turcs, etc.

Il n'y a qu'à examiner ces beaux visages, ces mouvements vifs, ces yeux ardents, pour voir que la nature affecte vivement ces êtres sensibles, et qu'il y a en eux un ressort énergique disposé à réagir violemment. Ils seront, sans contredit, les plus intelligents et les plus véhéments des hommes dans la poursuite d'un but ; mais il faut que leur intelligence s'éclaire, que leur force contracte un mouvement égal. Dans l'état actuel, au contraire, les Espagnols sont, de tous les peuples, celui

qui, avec un plus grand besoin d'éducation, en a cependant le moins, et qui est demeuré le plus en arrière de la civilisation européenne.

On leur a attribué beaucoup de persévérance, et je crois que l'on s'est trompé en imputant à leur caractère la durée d'une résistance qui est due à leur situation. Les Espagnols ont chassé les Mores, ils ont repoussé Bonaparte, et on en conclut qu'ils sont les plus opiniâtres des hommes. Ce qu'ils ont fait, je crois certainement qu'ils le feraient encore, et que les étrangers y seraient aussi maltraités que par le passé; mais il faut expliquer pourquoi. Les Espagnols ont été les premiers en Europe à cultiver l'industrie; mais la découverte du nouveau monde les a tout à coup arrêtés. Ayant les valeurs métalliques, ils se sont contentés de tout acheter chez les autres, et ils n'ont rien fait par eux-mêmes. Ils sont devenus paresseux, indolents, et sont demeurés dans une profonde igno-

rance. Je ferai, en passant, une remarque qui m'a frappé. L'industrie a été envoyée du Midi au Nord, et maintenant le Nord commence à la rendre au Midi. Il en a été de même de la liberté, dont les donnés et rendus ont encore été plus nombreux. Elle s'est acheminée du Midi au Nord presque sauvage ; elle nous est revenue du Nord dans le dernier siècle ; et maintenant peut-être elle sera renvoyée du Midi au Nord asservi.

Les Espagnols sont donc demeurés en arrière, ils n'ont pas cultivé leurs terres, point établi d'ateliers ; ils ont méprisé ceux qu'ils payent, car, par une étrange méprise, il est assez ordinaire à celui qui achète et paye de s'estimer plus que celui qui vend et qui reçoit. L'ignorance s'est jointe à ces causes pour leur faire mépriser les autres peuples qu'ils ne visitaient pas, et dont le mérite leur était inconnu. Les prêtres leur ont dit que penser autrement qu'eux était absurde et méprisable; et ils l'ont cru. Sans être même fanati-

ques, ils ont détesté tout ce qui n'avait pas leurs idées et leur croyance; ils sont devenus exclusifs à peu près comme l'étaient jadis les Hébreux, et ils ont porté à l'étranger une haine mêlée d'orgueil et de mépris.

Telle est la première cause du mauvais accueil que l'étranger recevra toujours chez les Espagnols. Il en est une autre de la guerre mortelle qu'ils lui feront dans tous les défilés de la Péninsule. C'est leur pauvreté, ainsi que le défaut d'un bien-être qui les attache à leurs foyers et au repos. J'en ai déjà dit un mot en parlant des guérillas. Un peuple sobre qui n'a pas de besoins, qui n'a pas de récolte à faire, pas de demeure à regretter, et qui, avec un mauvais fusil, trouve souvent à se procurer ce qu'il n'a pas dans ses foyers, sera toujours prêt à guerroyer et à repousser l'invasion. Il hait l'étranger; voilà la cause de son soulèvement. Il gagne plus qu'il ne perd au métier de partisan, et voilà la cause de sa persévérance. La durée de la lutte est

moins ici l'effet d'un caractère soutenu, que d'un goût prononcé pour la guerre. La persévérance qu'on attribue aux Espagnols serait en contradiction avec leur fougue connue, car il n'est pas donné à l'homme de tout avoir, la vivacité et la durée des affections.

Ils n'en feraient pas moins aujourd'hui ce qu'ils ont fait il y a dix ans, parce que leur état est le même, et qu'ils n'ont acquis ni beaucoup d'affection pour l'étranger, ni beaucoup de goût pour le repos. Il faut donc déplorer l'imprudence qui conduirait nos jeunes concitoyens dans un pays où la vieille vaillance de nos plus anciens soldats n'a pu triompher.

On peut dire d'un homme qu'il est plus ou moins courageux qu'un autre, on ne le peut pas d'une centaine; car dès qu'on en prend une masse, elle renferme tous les tempéraments, et offre les mêmes chances de force et de faiblesse. Il n'y a entre une masse d'hom-

mes et une autre, qu'une différence ; c'est la discipline, l'organisation de l'ensemble, la passion du moment. Je crois donc que cent des fugitifs de la Foi qui ont presque toujours fui, sont aussi braves que cent constitutionnels qui les ont toujours battus. Toute la différence entre eux, c'est que les constitutionnels sont organisés, ont des rangs, des chefs et un but ; tandis que les soldats de la Foi, réunis par des aventuriers ou des intrigants sans ordre, et surtout sans passion, mus par la misère seule, ne peuvent que fuir devant l'ensemble régulier de leurs ennemis.

C'est ce qu'ils ont fait à Puycerda d'une manière qui paraîtrait étrange, sans tout ce que je viens de dire. La régence n'occupait plus Puycerda depuis longtemps, et elle s'était retirée à Livia. Peu rassurée, même par notre voisinage qui l'entourait là de toutes parts, elle allait, dit-on, passer les nuits à Stavar, petit village français situé à quelque distance de Livia. Chaque matin elle revenait

rendre le courage à ses troupes, et reprendre le gouvernement de l'Espagne. Dès la veille on avait appris l'arrivée d'une avant-garde de Mina. Cette avant-garde, composée de mille ou douze cents hommes, arriva le 28 novembre, à neuf heures du matin. Elle était commandée par le comte de Linati, Piémontais, qui a servi en France avec beaucoup de distinction. Arrivé à Puycerda, il partagea sa petite troupe en trois corps, et, après une première décharge de mousqueterie, il entra dans la place sans coup férir. Les soldats de la Foi étaient là au nombre d'environ trois mille; ce qui le prouve, ce sont les rations données au Bourg-Madame. Sur ce seul point, il y en a eu 2,700 de distribuées. D'autres fugitifs ont passé du côté de la vallée de Carol; ainsi, on peut, sans exagération, en évaluer l'ensemble à trois mille. Ils ont cependant abandonné le terrain aux constitutionnels, quoiqu'ils fussent trois contre un, qu'ils eussent l'avantage du lieu, et qu'ils ne

manquassent pas de munitions. Ils ont à peine tiré quelques coups de fusil ; et nos militaires présents disaient, pour rendre l'effet de ce combat, qu'on aurait cru entendre tirer au blanc, c'est-à-dire que les coups partaient de cinq en cinq minutes.

Notre armée était en bataille depuis le matin sur les bords de la Sègre, pour attendre le résultat de l'attaque, et empêcher la violation du territoire français. Les soldats de la Foi se retirèrent derrière nos troupes, et quelques-uns d'entre eux profitèrent de cet abri pour faire feu. Leur intention présumée était de compromettre l'armée française envers les constitutionnels. Aussitôt le comte de Linati fit suspendre la fusillade, et assurer à nos généraux que ses intentions et ses ordres étaient de respecter le territoire français ; mais il demanda qu'on désarmât les fugitifs sur-le-champ, pour que notre armée ne se trouvât pas entre les deux feux : quelques-uns de nos soldats avaient,

en effet, reçu plusieurs balles mortes; un sergent même avait été blessé à la tête. On désarma aussitôt les bandes de la Foi, qui étaient déjà sur le territoire, et nos militaires, indignés de leur fuite si prompte, le firent avec assez de dureté. L'un de ces misérables auquel un sergent s'était contenté de demander son fusil, employa contre lui l'arme dont il n'avait pas osé faire usage contre l'ennemi, et le tua sur-le-champ. On assure que le coupable n'a pas vécu longtemps. Mais, quoi qu'il en soit, le premier soldat français mort dans ces malheureuses affaires, n'a pas péri de la main des constitutionnels.

Toute l'armée de la Foi n'avait pas encore passé sur le territoire français. Une partie s'était refugiée à Livia, et c'était là que devait se terminer la course du comte de Linati.

Arrivé, en effet, sur le bord de la Sègre, il fit reposer sa petite troupe en présence de nos rangs : on se rendit de part et d'autres

les honneurs militaires ; une excellente musique salua nos drapeaux, et, après ces politesses guerrières et quelques instants de repos, le comte de Linati marcha tranquillement sur Livia. Notre armée bordait les deux côtés du chemin neutre par lequel j'ai déjà dit qu'on allait de Puycerda à Livia. Ici, la défense aurait pu être encore plus facile et plus avantageuse que tout à l'heure ; mais elle ne fut pas même essayée, et la retraite de ces héroïques insurgés fut aussi prompte qu'elle l'avait été quelques instants auparavant. Il faut convenir que nos Vendéens se conduisaient autrement, et que c'étaient des fanatiques un peu plus opiniâtres. C'est vraiment les insulter que de leur comparer, comme on le fait tous les jours, l'armée de la Foi ; et c'est mal économiser les qualifications héroïques que de les prodiguer sans distinction à ceux qui meurent et à ceux qui fuient. Dans son intérêt même, le parti qui prodigue ainsi les éloges devrait les mieux distribuer.

Immédiatement après cette seconde occupation, le comte de Linati détacha cinquante ou soixante cavaliers qu'il avait avec lui, ceux même dont la rapidité a tant étonné les gens du pays, et fit poursuivre les fuyards. Quelques-uns de ceux-ci périrent dans ces poursuites. Un fait qui paraissait avéré dans le pays, prouvera combien étaient sévères les ordres donnés aux constitutionnels. La frontière est très-inégalement tracée, comme je l'ai déjà dit. Les cavaliers n'étaient pas toujours assurés de courir sur le territoire espagnol. Les sentinelles françaises les avertissaient, et les faisaient rentrer sur leurs limites. L'un d'eux, échauffé par la poursuite, n'entend pas le cri d'avertissement, et continue son galop. La sentinelle fait feu, et le manque. Il revient aussitôt, et se précipite sur celui qui avait tiré, lorsqu'en s'approchant il reconnaît un Français; il s'arrête alors, et, sans rendre le coup, rentre sur le territoire espagnol. On voit combien étaient absurdes ces

bruits d'une *pointe* en France, et quelle foi il faut ajouter à certaines assertions.

Mina arriva bientôt après avec le reste de son armée. Il pouvait avoir de cinq à six mille hommes, à Puycerda. Je me rendis dans cette dernière ville, qui est bien l'une des plus sales que renferme ce pays, où elles le sont beaucoup. J'entrai sans aucune difficulté, quoique je n'eusse aucun passe-port pour l'Espagne. On ne me fit pas même subir les visites de la douane. Les constitutionnels voulaient que les Français ne fussent pas moins bien traités par eux que par les insurgés. Leur intention fut remplie, et déjà il y avait à Puycerda plusieurs commerçants qui venaient continuer leur négoce. Je vis l'armée constitutionnelle qui était en ligne, et qu'on passait en revue. Elle n'était pas vêtue comme la nôtre; elle ne formait pas un ensemble aussi régulier et aussi géométrique; la propreté surtout n'y était pas la même; mais les soldats avaient tous un shako, un habit et une capotte uni-

formes ; ils portaient, sans exception, ou des souliers ou des spartilles. On ne voyait pas sur leur dos un bon sac en peau, comme chez les nôtres ; mais, à défaut, une besace en toile, liée par deux bouts, pendait derrière leurs épaules, et portait un bagage suffisant pour eux. Leurs rangs n'étaient pas très-alignés ; mais, en comparaison des bandes de la Foi, c'était un tout parfait, et, en comparaison de notre armée, c'étaient de très-vieux soldats. Si, à la vérité, nos jeunes conscrits montrent une dextérité, une intélligence rares, on ne trouve cependant sur leurs traits que la plus tendre jeunesse, et on ne peut s'empêcher de craindre pour eux la première expérience du feu. Quant aux bandes espagnoles, malgré leur malpropreté et l'espèce de négligence qui régnait dans leurs rangs, on y reconnaissait les plus vieilles troupes qui aujourd'hui soient peut-être en Europe. Noirs, balafrés, et négligemment appuyés sur leurs fusils, ces soldats avaient

les habitudes du vieux grenadier, et on n'avait aucune peine à se les figurer sous la mitraille. J'éprouvais je ne sais quelle émotion, en me rappelant que c'étaient là les bandes qui s'étaient si longtemps mesurées contre notre grande armée, et je me disais que celles-là pouvaient rendre bon compte de nos braves, et donner témoignage à leur valeur.

165

XII

La vallée de Carol.
Le couteau des guérillas. Les contrebandiers.
Le port de Puymaurin.

On ne peut sortir de la Cerdagne que par la vallée de Carol, gorge longue et périlleuse, qui débouche sur Ax, dans le département de l'Arriége. C'est là ce qu'on nomme le port de Puymaurin, et c'est l'un des plus difficiles des Pyrénées. Chemin faisant, on n'entend que cette question adressée par les muletiers

qui vont, à ceux qui viennent : *Le port est-il bon?* Cela signifie, le vent, la neige, ne risquent-ils pas de nous engloutir? On couche ordinairement dans un bourg qui est à l'entrée de la vallée, et qu'on appelle la *Tour de Carol.* On part ensuite le lendemain matin, et on emploie la journée entière à franchir cette gaîne de rochers, que les gens du lieu appellent *le Port,* et que dans les Alpes on nommerait *Col.*

Ce lieu, qui est à peu près semblable à tous les pays montagneux de l'Espagne, donnera une idée du sol sur lequel nos Français vont probablement faire la guerre, et des moyens d'existence qu'ils peuvent espérer d'y trouver.

J'arrivai à l'entrée de la nuit dans ce bourg, que je viens d'appeler la Tour de Carol. Je vis d'abord quelques habitations couvertes de neige, groupées confusément, et offrant un aspect de saleté qui me frappa encore, après ce que je venais de voir en ce genre.

Mon cheval, vieil habitué du pays, me transporta de lui-même dans une cour où étaient appliqués, sur les murailles, des lambeaux de bœufs et des peaux encore toutes sanglantes. Cette cour servait d'abattoir à l'un des fournisseurs de l'armée, et le fumier qui en recouvrait le sol était formé de sang et de paille. Cet aspect me révolta. Mon guide me prêta de grands sabots, dans lesquels j'enfonçai le pied de mes bottes, et je traversai cette cour puante pour me rendre, par une petite porte, au pied d'une échelle qui conduisait à l'étage supérieure. La société, que j'avais jugée nombreuse, par les mulets qu'on déchargeait dans la cour, l'était en effet beaucoup. Dans une grande et vaste salle se trouvait un feu où brûlait un arbre presque entier. La flamme montait le long de la muraille, et allait sortir par un trou pratiqué au toit. Tout autour de ce feu étaient assis sur des pierres carrées, ou sur des rouleaux de bois, des muletiers, des moines, des contrebandiers, toujours ap-

pelés commerçants, des *féaux et amés* qui prenaient la fuite, et des femmes qui, pressées de se chauffer, n'avaient pas encore quitté leurs mantes noires. Il régnait là une parfaite égalité, et la place appartenait au premier occupant. Plusieurs rangs de voyageurs gelés attendaient leur tour. Dès que l'un de ceux qui étaient en première ligne commençait à sentir sa peau se brûler, il se retirait, et son serre-file prenait sa place. Le premier soin était d'ôter les spartilles ou les sabots, et de les pendre aux branches des fascines qui n'étaient pas encore enflammées. Il y avait ainsi une vingtaine de chaussures fumantes, et de pieds montagnards rangés tout nus autour de ce foyer. C'est au milieu de cette galerie qu'il me fallut prendre place. Heureusement mon guide s'était fait mon chargé d'affaires, et il eut soin d'occuper un siége pour me le transmettre ensuite. Je me trouvai bientôt assis auprès d'un chef de bande, dont la face me promettait beaucoup

d'histoires curieuses, si je pouvais me faire entendre, et surtout accueillir de sa fierté castillane. Il avait un grand manteau roulé en bandoulière autour du corps; une ceinture de cuir où ne pendait plus de sabre. Mais, en revanche, je voyais un manche grossier sortir de la poche de son pantalon. Il venait de brûler une pipe, et portant la main à cette poche, il en sortit un instrument d'une longueur extrême, qui se déployant tout à coup, me laissa voir un poignard déguisé en couteau. Il se servit de la pointe pour nettoyer le fourneau de sa pipe, et cette opération faite il regarda son arme un instant, et la retourna plusieurs fois avec complaisance, comme un homme qui contemple son dernier écu. Un brigadier de gendarmerie qui était là y porta la main aussitôt, en lui disant qu'il n'était pas permis d'entrer en armes sur le territoire français.

— Eh bien! dit l'autre, n'est-il pas permis de couper son tabac et son pain?

— Fort bien, reprit le brigadier; mais il y a là plus qu'il ne faut pour couper du tabac et du pain.

— Et les loups et les chiens, ne faut-il pas se défendre contre eux?

Le guérillas disait cela avec une attitude indolente, mais si fière, que mon gendarme, habitué à demander des passe-ports, et non des poignards, n'osa pas insister. Il y avait là un vieux sergent, le seul peut-être de son âge et de sa figure que j'aie rencontré dans notre armée, qui se serait, je crois, volontiers chargé de désarmer le guérillas. Il avait l'air de connaître beaucoup ces sortes de couteaux. Je l'entendis murmurer entre les dents et demander avec humeur si on venait en France pour y assassiner? Cependant la police ne le concernait pas; il s'en alla boire dans un coin, tandis que l'autre continua de fumer dans le sien; et ils se séparèrent ainsi comme deux dogues d'égale force, qui s'éloignent en grondant.

Je me rapprochai de la table où buvait le vieux sergent. La face de ce brave homme s'éclaircit tout à coup ; il m'offrit franchement à boire, et de suite me demanda, avec étonnement, ce que je faisais au milieu de ce monde. Mon pauvre monsieur, me dit-il, je vous plains ; vous mangerez mal, vous passerez une mauvaise nuit, et vous ferez demain un plus mauvais voyage encore. Pour nous, ajouta-t-il, ce n'est rien. Il y a un an que nous gardons ici ces Espagnols, qui font le diable chez eux, et qui viennent ensuite se mettre à l'abri chez nous. Il y en a un là!...

— Eh bien! mon ami, qu'en pensez-vous?

— Ce que j'en pense, c'est qu'il est aussi vieux au service que moi, et que ce couteau a tué plus de Français qu'il n'a coupé de tabac.

— Et comment devinez-vous cela?

— Pour Dieu, je les connais bien! je devine ces visages-là, moi, comme nos pêcheurs, en

regardant l'horizon, devinent le mistral [1].

— Vous êtes donc né sur les bords de la mer?

— Eh oui, bon Dieu! Ma mère ouvre des huîtres à *Cette*; et quoique j'aie toujours couru les montagnes, je vous assure que ce brave homme aurait déjà pris une poignée de neige sur le Canigou, que je n'y aurais pas encore arraché une touffe d'herbe. Tenez, voyez-moi ces pieds; il n'y a pas une chèvre qui les ait aussi fourchus. Et ce poignard! je parie qu'il a bu de notre sang à tous. Est-ce qu'une méchante arme comme-celle-là devrait entrer en France?... Si le brigadier voulait!...

— Vous la redoutez donc beaucoup?

— Oh! mon bon monsieur, quand je la vois, je ne la crains pas, et, grâce à Dieu, mon briquet ne craint personne. Mais mon briquet ne peut aller que dans une main, et ce serpent de couteau passe d'une main dans

[1] Vent qui souffle dans la Méditerranée.

l'autre ; il vous voit quand vous ne le voyez pas, et il entre comme dans la mie de ce pain.

— Vous vous êtes longtemps battu contre les guérillas ; c'est une mauvaise guerre.

— Mauvaise ! on ne sait pas où elle est. Le chemin est toujours ouvert, il n'y a jamais d'ennemis devant ; mais c'est derrière... Quand on veut seulement aller boire à un trou, ou couper du bois, il faut se garder de toutes les pierres. Tout à coup il en sort un de ces bons garçons que vous voyez là, et vous n'avez pas le temps de crier *vive l'empereur,* que vous êtes mort. — Pardon, ajouta le bon sergent, vous savez que, quand nous nous battions contre ces gens-là, c'est *vive l'empereur* que l'on criait alors. Et lui, savez-vous, n'entendait pas que nous eussions peur. Dans la campagne d'Égypte... Vous vous souvenez, monsieur, de la campagne d'Égypte?...

— Pas tout à fait, car je n'y étais pas; mais j'en ai ouï parler.

— Eh bien ! je vais vous dire... Les sabres de ces Turcs vous coupaient un homme comme ici nous faisons sauter la tête d'un petit sapin. Ces sabres nous faisaient peur d'abord ; mais le général nous la fit passer bien vite. Il disait que nous étions des enfants. Cependant nous étions plus grands et plus vieux que lui ; j'avais, moi, quatre ans de plus. Eh bien! il nous dit tant de choses, que nous n'eûmes plus peur. Cependant, ces couteaux...

— Ne vous y a-t-il pas habitués ?

— Habitués !... on dit bien plus ; c'est que lui ne voulut plus revenir ici à cause de ça, et je vous demande, quand lui avait peur... nous autres !!!

— Croyez-vous, réellement, que Bonaparte ait eu peur de retourner en Espagne à cause des couteaux ?

— Ma foi, on l'a dit. Et puis, voyez-vous, il venait de se marier, et c'est fâcheux, la première année d'un mariage, de venir faire cette guerre-là. Moi, j'ai cru plus d'une fois

ne plus revoir ma vieille mère. Tenez, monsieur, buvons un coup, ajouta ce brave homme; tout cela est bon à dire quand on n'y est plus. Et se retournant en même temps vers de jeunes soldats, avec lesquels il choqua le verre : Mes pauvres enfants, leur dit-il, Dieu vous préserve de l'Espagne !

On nous préparait le souper pendant cet intervalle. C'étaient des lambeaux de viande qu'on faisait griller à la flamme, et qui succédaient aux spartilles pendues aux branches brûlantes. Je demandai des œufs, il n'y en avait pas; du beurre, pas davantage. Il fallut se résigner. Chacun s'empara de l'un de ces lambeaux brûlants, et, avec un petit flacon qui passait à la ronde, fit couler un peu de vin dans son gosier. Pendant le repas, on s'entretenait du voyage et de l'état du port. Chaque muletier donnait son avis.

— Il fait froid.

— Il fait du vent.

— Il tombera de la neige.

— On ne pourra pas passer.

— Tenez, entendez-vous ce bruit qui se fait dans la montagne?... Il y a de quoi être emportés tous. Nous ferons encore un déjeuner ici, demain.

— Et un souper, ajoute un autre.

Je m'adresse à l'un d'entre eux. — Est-on retenu pour longtemps, lui dis-je, quand il fait mauvais?

— Oh! me répondit-il, quelquefois une quinzaine de jours. Et, en disant cela, le plaisant regarde son voisin avec un sourire assez gai. Un autre me rassure en me disant que quinze jours c'est trop, mais qu'une semaine ce n'est pas impossible. Voyant que je ne gagnais rien à les interroger, je résolus de prendre du repos. Mais toutes les prophéties de mon vieux sergent s'accomplissaient, et les lits ne valaient pas mieux que le souper. Une partie des convives étaient déjà couchés autour de moi. Quelques-uns étaient sur des lits de planches dans certains enfon-

cements, d'autres sur des peaux de mouton. Le maître m'avait réservé sa couche, placée non loin du foyer. J'avoue qu'en la voyant je ne pus accepter son obligeant sacrifice, et je demandai de la paille. De la paille, me dit-il, comme si j'avais été trop exigeant, elle a été donnée aux troupes, et nous n'avons plus que des feuilles sèches. Après ce dernier échec, je renonçai à faire des demandes nouvelles. Je me roulai dans mon carrick; je mis la tête sur un portemanteau, et j'essayai de dormir. Le bruit des mulets qui étaient placés au-dessous de nous, et d'une cinquantaine de ces dormeurs qui soufflaient comme des phoques, m'empêcha de fermer l'œil, quoique je fusse très-fatigué. Le feu qui commençait à s'éteindre éclairait cependant encore un peut la scène. Je voyais, d'un côté, un douanier espagnol, qui, ayant servi sous la régence, fuyait avec elle, et se retirait avec une assez jolie femme de la vallée d'Aran. Les deux époux étaient roulés dans un

même manteau bleu. Non loin, de jeunes Aragonais, étudiants en théologie, étaient recouverts de soutanelles noires, et un gros curé soulevait avec son ventre une grande couverture de laine qui sert à envelopper la charge des mulets. Enfin, çà et là, des muletiers, des contrebandiers, des insurgés fugitifs se roulaient ensemble, se heurtaient dans leur dur sommeil, et poussaient de gros soupirs à chaque ruade.

Le brigadier de gendarmerie dont j'ai déjà parlé ne s'était pas encore retiré, et il fumait sa pipe au coin du feu. Je me levai, et j'allai m'asseoir à ses côtés. En me déplaçant, j'aperçus l'Espagnol dont il s'était agi à propos du couteau, qui avait étendu ses gros membres à terre et appuyé sa tête contre un rouleau de bois. Ce magnifique bandit, comme l'*Endymion* éclairé par un rayon de la lune, recevait la lueur rougeâtre du feu. Il dormait profondément. Je remarquais surtout ses grands yeux fermés, sa bouche entr'ouverte,

ses longs cheveux épars confusément autour de son cou. Malgré son costume grossier, je n'ai pas vu de plus beau modèle d'homme. Quel dommage, me disais-je, que la civilisation ne vienne pas éclairer et développer une vie si puissante!

— Que dites-vous de cette société? me demanda le gendarme. Et sans me donner le temps de lui répondre : Il faut, ajouta-t-il, que vous ayez bien affaire pour être ici ; et, quant à moi, il faut bien que j'y sois obligé par mon métier pour y rester. J'ai gardé toutes les côtes de France, tous les défilés des Alpes ; j'ai fait le service en Italie même, pendant le blocus ; je vous assure que je n'ai pas vu encore de contrebandiers tels que ceux de la vallée de Carol. Tenez (en me montrant l'honorable galerie), voilà des gens qui connaissent les moindres trous de la montagne, et qui passent là où ni vous ni moi n'oserions jamais aller. Et quelle contrebande croyez-vous qu'ils fassent?... Dans le Jura, près Ge-

nève, les montagnards portent des bijoux, des montres, et c'est si petit, qu'il est naturel de ne pas s'en apercevoir. Mais ceux-ci font simplement la contrebande... De quoi? diriez-vous! Des laines... et nous ne pouvons presque jamais nous en aviser. Ils gravissent en effet les montagnes du côté du midi, et, quand ils sont au sommet, ils précipitent les balles qui roulent au nord, et que d'autres reçoivent et transportent, à travers les défilés, dans le pays de plaine. Nous avons beau les surveiller, ils nous échappent toujours. C'est bien autre chose pour le sucre et le café. Oh! pour ces marchandises, ils les font passer comme les dames, dans les ports de mer, font passer la vanille dans leur sac. Ils forment un peuple indocile, méchant, que nous avons la plus grande peine à contenir; qui n'est ni français, ni espagnol, et qui n'aime qu'une chose, c'est le renchérissement des denrées. Croiriez-vous qu'ils sont presque tous bonapartistes, quoiqu'ils n'eussent pas

plus de rapport avec le gouvernement de Bonaparte qu'avec celui du roi ? Mais en voici la raison : le sucre et le café étaient plus chers alors, et la contrebande leur profitait davantage.

Le brigadier me conta encore beaucoup de choses que je ne rapporterai pas. Je ne pus me défendre de faire des réflexions sur les effets du système prohibitif adopté aujourd'hui par toute l'Europe. Chacun veut s'imposer réciproquement, et obliger les produits étrangers à lui payer des droits d'entrée. Qu'en arrive-t-il ? Les peuples sont si avisés maintenant, que, huit jours après l'élévation du tarif, ils rendent la pareille. Nous avons voulu imposer les cotons américains, ils nous l'ont rendu en donnant presque l'exclusion à nos vins ; nous avons imposé les fers de la Suède, et elle a fait envers nous comme les Américains. Je cite ces faits parce que ce sont ceux que j'ai maintenant présents à la mémoire ; et il en résulte que pres-

que pas une prohibition n'a été payée de retour, et qu'on est resté avec un embarras insupportable de douanes qui ruine le commerce, et le surcharge de soins dégoûtants. Mais ce n'est pas tout encore; les frontières des États sont remplies d'un peuple que la contrebande déprave horriblement. Les contrebandiers sont méchants, voleurs, ivrognes, joueurs. Ces qualités sont le résultat nécessaire d'une vie passée dans les hasards, dans les dangers, et souvent dans l'oisiveté, et toujours dans l'infraction des lois. Je connais un village, autrefois fort riche, qui, placé sur la limite du territoire franc de Marseille, et près d'une espèce de gorge, s'y était voué exclusivement à la contrebande. Il a presque abandonné la culture de ses terres, et les a toutes vendues à un village voisin, qui va devenir une petite ville par l'industrie et l'assiduité laborieuse de ses cultivateurs. Maintenant il nourrit un troupeau oisif, méchant et joueur. Ce vice du jeu y avait été porté jadis

à un degré excessif. Il s'était communiqué à la classe élevée, qui, cette fois, avait reçu les vices au lieu de les communiquer; et c'était là qu'on venait faire les parties de jeu les plus ruineuses. La contrebande elle-même avait monté très-haut; et, avant la révolution, les grands seigneurs, dont la voiture n'était pas visitée sur la ligne des douanes, faisaient le trafic le plus scandaleux.

Tels sont les effets de ces prohibitions; c'est de fournir des fautes profitables à commettre, et de faire des coupables qui deviennent bientôt les plus vicieux des hommes. Ce sont aussi les plus turbulents agitateurs; et ils viennent d'en donner des preuves récentes en Espagne, car ce sont eux qui composaient en grande partie les bandes de la Foi.

Je reviens à mon chevet un peu dur, où je reposai quelques heures. Dès le matin j'entendis avec douleur souffler un vent qui ébranlait tout le manoir. Mon guide fut très-fâché de me voir sitôt debout, lui ordonner de mettre

ses spartilles, et de prendre son bâton. Il me fit de longues représentations sur les dangers de la route, me rapporta plus d'une histoire tragique, et finit très-éloquemment par me montrer autour de moi les muletiers qui étaient décidés à ne pas partir. Je savais que l'un d'eux venait de se mettre en route; et rassuré par son exemple, ne voulant pas, d'ailleurs, me laisser enfermer par les neiges dans ces affreuses montagnes, je congédiai mon guide, et je pris un jeune garçon plein de hardiesse, qui s'offrit à traverser le port avec moi. Nous nous mîmes en route à la pointe du jour. J'avais déjà beaucoup souffert dans les gorges du Mont-Louis, mais ce n'était rien auprès des douleurs que j'endurai ici, pendant un trajet de plusieurs lieues. En quittant la Tour de Carol, on s'enfonce dans un défilé. Pour arriver au pied de la dernière montagne, dans les flancs de laquelle se trouve le port ou passage, on marche à peu près deux heures. La dernière station se nomme Portez.

C'est là qu'on s'arrête, et qu'on boit un coup, pour prendre courage, avant de franchir le *port*. Je ne me faisais pas idée d'un vent aussi puissant, et, si je puis dire, aussi compacte que celui qui soufflait dans ces gorges. Une neige sèche et piquante pénétrait dans les moindres replis des vêtements, et j'en trouvai, en arrivant, jusque dans ma cravate. La vallée de Carol est moins variée d'aspect que celle qui conduit d'Olette au Mont-Louis; mais elle est plus grande encore, s'il est possible. On croit entrer dans un théâtre, dont les coulisses ne sont autres que d'immenses pics de rocher qui s'élèvent perpendiculairement, et répondent à d'autres placés vis-à-vis. A mesure que le jour avançait, je les voyais se dessiner davantage, et je sortais de temps en temps la tête de dessous mon manteau pour les contempler; mais la neige épaisse, le souffle glacé du vent m'obligeaient bientôt à cacher mon visage, et je n'apercevais plus même mon cheval, que j'avais, suivant l'usage

de ces lieux, abandonné à lui-même. Cette route dura deux heures. Arrivé à Portez, je courus autour du feu; mais je ne sentais plus rien; et il me fallut longtemps pour recouvrer quelque sensibilité. Les roulements affreux du vent dans les montagnes m'épouvantaient. Le muletier qui le matin nous avait devancés, me dit qu'il en avait assez, et qu'il n'irait pas plus loin. Je fus de son avis: mais, après avoir repris des forces, je songeai à revenir sur ma détermination. Je n'avais, pour reprendre courage, qu'à voir la malpropreté qui m'entourait, et à songer à la nuit précédente. Les habitants de la grange m'environnaient avec une espèce de curiosité stupide, et semblaient attendre le parti que je prendrais. Monsieur, me dit le jeune guide, je suis sûr de m'en tirer; mais je ne réponds pas de vous.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je fais tout ce que vous ne feriez pas; je vais à pied, je quitte mon manteau quand le vent est trop fort, je me roule

dans la neige, et je n'ai jamais mal de cœur.

J'acceptai ces conditions, et je consentis à partir. J'avais je ne sais quelle curiosité de voir ce qu'était cette tempête dans le défilé, et de m'assurer si l'imagination des gens du pays n'ajoutait pas aux scènes qu'ils me décrivaient. La souffrance, cette fois, fut moins grande que le matin, parce que j'étais déjà accoutumé au froid et au vent, et que d'ailleurs nous approchions du milieu du jour. Mais ce qui se passait là dedans, pendant certains instants, est inconcevable. Il y avait des moments d'un calme parfait, et où il ne se faisait plus d'autre mouvement que la chute silencieuse de la neige. C'est de ces intervalles que je profitais pour regarder; mais ils étaient bientôt interrompus; le vent partait tout à coup avec une violence inattendue, roulait les nuages, les pressait dans les enfoncements; et emportant la neige qui tombait encore, celle qui jonchait déjà la terre, il la soulevait comme les flots de la mer, ou la chassait de-

XIII

**Route d'Ax à Toulouse. Le Trappiste.
Le cordon sanitaire et le corps d'observation.
Toulouse.**

On peut, lorsqu'on est à Ax, se rendre par Tarascon, Foix, Pamiers et Auterive, à Toulouse, ou bien, si l'on n'est pas jaloux de connaître cette dernière ville, continuer dans les Pyrénées par les vallées de Saurat et de Massat. Je préférai le premier parti, car j'avoue

que je commençais à trouver un peu monotones les beautés ardues des Pyrénées, et je n'étais pas fâché d'ailleurs de connaître la pieuse Toulouse. Je parcourus donc la même route qu'avait suivie le célèbre Trappiste en venant de Puycerda, d'où il était parti plus d'un mois avant la dernière déconfiture de la régence. On ne conçoit pas comment un homme aussi saint et aussi miraculeux a sitôt désespéré de la cause sacrée, et comment il l'a abandonnée si prématurément. Sur les lieux, des gens qui peut-être voyaient trop les motifs humains dans des choses surhumaines, prétendaient que le commandement de la Seu d'Urgel avait été la pomme de discorde, et que le Trappiste, irrité d'un *passe-droit* (je demande pardon pour ces expressions profanes), avait abandonné un camp où ses mérites étaient méconnus. Je n'ai pas eu le bonheur d'apercevoir ce saint personnage, parce qu'il ne se laissait plus voir à Toulouse, à cause du mauvais

accueil qu'il avait reçu le dernier jour où il se montra. J'ai vu un portrait de lui, tracé par l'un de nos officiers qui tâchait d'occuper ses loisirs pendant le séjour des montagnes. L'expression des traits est assez basse; quant au costume, il est singulier : il se compose d'une robe de capucin, d'une croix de laine blanche sur la poitrine, d'un rosaire et d'un sabre pendus et flottant ensemble. Le christianisme n'avait pas, depuis longtemps, subi un pareil travestissement; et on n'avait pas vu, depuis les croisades, des évêques vêtus de fer, portant la croix dans une main, la massue dans l'autre, et assommant les infidèles au nom du Dieu de paix. Ce costume donna lieu, à Tarascon, à une conversation assez vive, dont les Tarasconais étaient encore tout émus, et qui a failli coûter cher au Trappiste. Il était dans une auberge, entouré de curieux, qui, sans admirer ses hauts faits, très-contestés d'ailleurs, même dans l'armée de la Foi, voulaient cependant le con-

naître. Quelques officiers l'entouraient, autant pour le garder que pour le voir. L'un d'eux lui demanda s'il ne portait pas un autre costume sur les champs de bataille.

—Non, répondit le Trappiste, je n'en porte pas d'autre.

— Celui-là, cependant, doit être bien embarrassant, soit à pied, soit à cheval.

— Point du tout, et c'est avec ce même habit que je vous ai tué deux cents Français.

— Deux cents Français, reprit l'officier indigné, dites donc que vous les avez assassinés dans les hôpitaux.

— Non, répliqua le moine, tués, tués...

Un autre capucin, plus intelligent, secoua le Trappiste, en lui disant plusieurs fois : Vous n'y songez pas, don Antonio, vous oubliez que vous parlez à des Français. Le saint homme comprit alors que son insolente bravade n'était ni très-chrétienne, ni très-obligeante pour des Français qui lui donnaient une hospitalité généreuse, et il essaya de

s'excuser, avec autant d'humilité qu'il avait montré d'arrogance. L'officier se retira sans l'écouter ; mais la rumeur devint si générale, qu'on le fit partir tout de suite, et avant l'heure fixée, pour lui éviter peut-être des traitements qui eussent été fâcheux, à en juger par la colère des Tarasconais.

Ces petits pays sont très-animés par la présence des troupes, dont le mouvement est continuel. Le corps d'observation, autrefois cordon sanitaire, se trouve maintenant partagé en trois divisions, dont les siéges principaux sont Perpignan, Toulouse et Bayonne. Les régiments sont distribués à l'entrée des grandes vallées, et ils sont échelonnés dans leur intérieur jusqu'aux derniers points habités. En hiver, les neiges descendant davantage, les troupes se retirent dans la plaine et ne gardent plus que les principales ouvertures, qui alors deviennent seules praticables. Je me suis souvent réfugié dans les cahutes où s'abritaient nos soldats qui montaient la

garde. Ces cahutes étaient en pierres sèches, et elles contenaient environ dix ou quinze hommes qui se chauffaient, tandis que l'un d'entre eux faisait la faction au milieu de la neige. C'étaient là les corps de garde. Les compagnies siégeaient ensuite dans les villages prochains, et les régiments avec leur état-major dans les bourgs un peu plus considérables et plus rapprochés de la plaine. Les régiments, et dans les régiments les compagnies, se relevaient successivement pour aller prendre les postes les plus difficiles. Aussi, dans toutes les tables, on entendait les officiers s'égayer, avec la vivacité française, aux dépens de celui dont le tour était venu de quitter un bon lit et une bonne table, pour la paille et la soupe des montagnards.

Notre armée a souffert, depuis l'établissement du cordon sanitaire, tout ce qu'elle aurait pu endurer pendant la campagne la plus rigoureuse, et au milieu même des pays du Nord. Ceux qui étaient postés dans la partie

des Pyrénées orientales qui inclinent vers la mer, étaient réduits à camper sous des tentes, que les coups de vent renversaient sur eux ou arrachaient de terre à chaque instant. Notre armée n'en est pas certainement à regretter ses souffrances; cependant on peut la plaindre, en songeant à l'inutilité de ces mesures, du moins pour l'objet qu'on leur supposait.

Il est permis de croire aujourd'hui, par tout ce qui s'en est suivi, que le cordon sanitaire n'était pas destiné contre la fièvre jaune seulement. Dans tous les cas, il était fort inutile contre elle. Je ne veux pas dire qu'elle ne soit pas contagieuse ; ce sont là des questions qu'il ne m'appartient pas d'élever ; mais, d'après l'inspection des lieux, il est évident que les communications étaient impossibles à empêcher. Jamais les douanes n'ont pu arrêter la contrebande ; le cordon sanitaire ne l'a pas pu davantage, et cent mille hommes, au lieu de vingt-cinq, n'y auraient pas mieux

réussi, parce qu'il leur aurait fallu garder les moindres fentes de rocher, et ce qui est plus difficile encore, les connaître toutes. Or, en fait de contagion, fermer toutes les communications, et en laisser une seule ouverte, c'est ne rien faire du tout. Et il est bien constant que, si le contact avec la Catalogne avait pu nous inoculer la fièvre jaune, la France entière l'aurait déjà.

A défaut de cet effet, le cordon sanitaire en a eu un autre. Tandis qu'il ne pouvait empêcher le commerce clandestin et frauduleux, il a empêché le commerce avoué et légitime, et il a réduit les habitants des Pyrénées à l'état le plus misérable. Les deux versants du nord et du midi ont eu, de tous temps, un tel besoin l'un de l'autre, qu'il existait des ordonnances des anciens rois, qui, dans le cas de guerre, les déclaraient neutres, et empêchaient qu'aucune prise ne pût être légitimement faite sur les commerçants des deux côtés des montagnes. Le cor-

don sanitaire a donc eu un effet plus funeste que la guerre elle-même, puisqu'il a rendu impossible le commerce qu'elle ne défendait pas. Joignez à l'interruption des échanges, la présence et les dévastations de l'armée de la Foi, et il est aisé de se figurer ce qu'ont dû souffrir les habitants de ces malheureuses contrées. On dit, il est vrai, que c'est l'armée constitutionnelle qui a commis tous les ravages dans la Catalogne, l'Aragon et la Navarre; mais on ment impudemment. J'ai parcouru la limite de ces pays, j'y ai pénétré sur quelques points, et j'ai entendu les plaintes des habitants. Dans la vallée d'Argelez, les fournisseurs m'ont assuré qu'ils avaient toujours été payés par Mina, tandis que les bandes de la Foi leur ont pris plusieurs mille têtes de bétail sans en acquitter la valeur. J'ai vu même ces fournisseurs traverser le passage de Gavarnie, si redoutable en décembre, pour venir acheter des bestiaux en France, car il n'en existait presque plus dans les

montagnes espagnoles depuis le passage des bandes insurgées. Or, si le cordon sanitaire, en privant les Pyrénées du commerce qu'elles faisaient entre elles, avait encore, par sa présence, excité les espérances de l'insurrection, et l'avait engagée à venir s'adosser sur la frontière, ce cordon serait bien évidemment la cause des maux qui ont pesé sur ces contrées, et le ministère qui l'a établi aurait commis une faute grave envers les deux pays. Je parlerai plus tard du commerce de l'Espagne, que, pour nous consoler, on a assuré n'être plus rien, mais qui n'en est pas moins une des principales ressources de nos provinces méridionales.

Nos troupes présentent un aspect fort satisfaisant sous le rapport de leur tenue et de leur entretien. Jamais elles n'ont été ni mieux vêtues ni mieux nourries, et il faut convenir qu'on s'occupe beaucoup plus de satisfaire l'armée que l'opinion publique. L'administration militaire est, dit-on, dans un état meil-

leur que jamais, et c'est aisé à concevoir. Les administrateurs nombreux, qui s'étaient formés au milieu des plus grandes difficultés de la guerre, ont bien plus de facilité à exercer leurs moyens, et à appliquer leurs lumières acquises au sein de la paix et du repos. Des hommes qui trouvaient la facilité de nourrir, de vêtir nos troupes, de leur préparer des hôpitaux, au milieu du mouvement continuel et rapide des victoires ou des défaites, de la confusion des batailles, et au sein des pays ennemis, doivent, à bien plus forte raison, opérer les mêmes choses en France et dans un état de calme absolu.

Il n'y a plus un seul vétéran parmi nos soldats; le plus ancien n'a d'autre avantage sur les autres que celui de faire la soupe depuis quatre ans, et de savoir peut-être rogner un peu mieux les portions. On ne trouve chez eux que des paysans vêtus d'un meilleur habit, mangeant une meilleure soupe que dans leur village, et n'en retournant pas moins dans

leurs foyers le plus tôt qu'ils peuvent. Ils n'offrent plus ces vieux visages, ces mœurs si originales de nos anciens grenadiers; leurs plaisanteries si gaies sur leurs longs voyages, leurs dangers, et sur le grand homme qui avait si bien dominé leur imagination. Il n'y a plus un seul de ces vieux sous-officiers, capables, autrefois, de raisonner les plans du général, et d'y concourir avec la plus grande intelligence. Dans une guerre en Espagne surtout, où l'action se sous-divise, et devient presque individuelle et d'homme à homme, l'intelligence devient moins nécessaire à la tête, et beaucoup plus dans le corps tout entier, c'est-à-dire, dans les sous-officiers et les soldats. Il y a davantage d'anciens militaires dans les grades moyens. Les jeunes gens occupent presque tous les grades de sous-lieutenants et de lieutenants. Des officiers de l'ancienne armée occupent ceux de capitaines et au-dessus. Presque tous ils se taisent, et ne montrent aucun sentiment prononcé.

Il est inutile de le cacher, et les réticences à cet égard seraient inutiles et niaises ; il y a deux opinions en France, qui peuvent se déguiser sous des noms différents, mais qui se réduisent toujours, l'une à vouloir le retour du passé tout entier, l'autre à craindre et à empêcher ce retour. Dans ce conflit, l'armée peut avoir un avis, et on n'empêchera pas un militaire qui pense, d'être homme et de former des vœux. L'ancienne armée était pour son général, et c'est naturel. Ce général n'est plus, elle n'est plus elle-même ; l'opinion qu'elle constituait s'est évanouie, ou ce qui en reste n'est plus qu'une admiration historique pour le plus grand homme moderne. La nouvelle armée qui a succédé à l'ancienne, est parfaitement indifférente à tout depuis le soldat jusqu'au sous-officier ; et, quand on lui parle du retour à la religion, à la légitimité, elle ne comprend pas plus ce qu'on lui dit que lorsqu'on lui prononce les mots de liberté et de perfectibilité humaine. Que l'on se ré-

crie tant qu'on voudra, toutes ces choses sont fort respectables, mais on ne les entend pas dans une certaine région. L'armée n'aura une opinion que lorsqu'on voudra l'obliger à faire des choses qui répugneraient à son cœur français. Restent les officiers, qui dépendent immédiatement du pouvoir ,et qui sont d'autant plus de l'avis du ministre de la guerre, qu'ils sont plus près de lui par leur grade. Mais des sous-lieutenants, des lieutenants, des capitaines en sont encore fort loin, et ils sont bien plus près de leurs soldats que du ministre. Ils se taisent néanmoins, parce qu'ils ne peuvent pas se résoudre à médire de leur défunt général ; et que, s'ils en disaient du bien, on les traiterait comme des électeurs qui n'ont pas voté pour le président du collége. Ils n'osent pas davantage parler en faveur des institutions nouvelles, d'abord parce qu'ils ont peu de penchant pour les discussions abstraites, et ensuite parce qu'on les écoute; et il faut convenir que, lorsque des magistrats

inamovibles qui n'ont en propre qu'un seul courage, le courage civil, n'ont pas osé le montrer, on ne doit pas l'exiger des militaires amovibles, réduits souvent à leur seule épaulette pour exister, et dont la vertu essentielle n'est que le courage guerrier.

Les tables d'hôte sont remarquables par les propos qui s'y tiennent. On n'y parle ni des batailles, ni des probabilités de la guerre. — Metz, dit l'un, est une bonne garnison, la société y est agréable, on y reçoit bien les militaires. — Non, répond un autre en plaisantant, on y sonne trop tôt l'air de Diane.— Les pensions y sont trop chères, réplique un troisième. — Les vins sont excellents à Lille, ajoute un quatrième. — Comment! les vins seraient bons à Lille, où il ne croît pas de vignes! — Mais on les y porte, et ce n'est jamais le mauvais qu'on se donne la peine de transporter si loin.

Austerlitz, Wagram, Marengo, vous êtes donc oubliés! me disais-je; les braves qui fi-

rent la gloire de ces journées ne se vantent plus d'y avoir perdu leur sang ! Mais peu importe, le bronze qui nous est resté autour d'une immortelle colonne parle pour ceux qui se taisent ; et tandis que les autorités de village détruisent les dernières inscriptions qui sont restées debout, ce vaste monument demeure du moins ; et, protégé par son immensité, il ne craint pas les outrages serviles d'un maire qui veut plaire à un sous-préfet, ou d'un sous-préfet qui veut plaire à un chef de bureau.

La conversation est plus vive entre les jeunes gens, dont la prudence n'enchaîne pas la langue. Ceux-là, ou vantent follement un passé avec lequel ils n'ont rien de commun, si ce n'est l'amour des faveurs exclusives, ou ils célèbrent le présent et les droits du mérite. Qu'est-ce, à dix-huit ou vingt ans, qu'est-ce qu'une place, quand un mot ridicule ou barbare vous fait monter le sang au visage? Que vous fait alors de commettre une

imprudence, de proférer un propos qui retentira dans les fidèles échos du pouvoir? J'assistai à une scène charmante que je ne puis m'empêcher de décrire. Un jeune officier était dans un café avec quelques-uns de ses camarades. La gaieté et l'oubli de tout soin présidaient à leur entretien. Ils faisaient ce que les artistes appellent des *charges*, et ce qui consiste à peindre avec leurs corps, leurs traits, leurs allures, les ridicules que nos poëtes comiques rendent avec des paroles, et MM. Horace Vernet et Charlet avec leur charmant crayon lithographique. Ils imitaient un gentillâtre qui, en les passant en revue, avait trouvé leurs rangs *bien alignés* ou leurs fusils *bien luisants*, ou donné tel autre éloge en aussi bon connaisseur. L'impétueuse jeunesse s'égayait, lorsque tout à coup on appelle l'un d'entre eux : « Le colonel vous demande. » Tous les visages changent à ces mots. Était-ce quelque faute de discipline? Non, car les jeunes gens paraissaient fort

assidus à leur devoir. Quelque imprudence plutôt?... car ils venaient de vanter les discours d'un éloquent général, et ce n'était peut-être pas la première fois. Un instant après, le jeune homme arrive tout essoufflé, une pancarte à la main. Je suis lieutenant, dit-il à ses camarades. Tous l'embrassent alors, et plus d'un shako tombe au milieu des accolades.

— *Garçon! garçon! de la bière! du punch!* etc.; tel est le cri général, et on célèbre l'heureuse nomination en buvant.

— Çà, s'écrie l'un d'eux, comment se fait-il, notre ami, que tu aies passé au *choix?*

— C'est que le colonel est juste.

— Dieu veuille qu'il le soit toujours! Quoi qu'il en soit, c'est autant de pris, embrassons-nous! Et on s'embrasse encore une fois.

— Mais toi, dit le jeune homme en s'adressant à un autre, tu ne seras pas choisi, et tu es heureux qu'il existe un tour pour l'ancienneté; combien te faut-il encore?

— Deux ans.

— Dans deux ans tu es lieutenant ! allons que je t'embrasse d'avance... Et toi, dit-il à un autre, dans six ans tu es capitaine ; et moi, dans dix ans je suis colonel ; allons, vive la loi *Saint-Cyr !* si nous ne sommes pas sûrs de réussir auprès du ministre, nous sommes sûrs au moins de vieillir.

— Et si la loi ne vieillissait pas ? reprend un autre.

— Et si le ciel tombe? réplique le pétulant jeune homme? Buvons à la loi *Saint-Cyr*, quand elle ne sera plus, nous verrons... Et l'on boit à l'avenir, aux *bons enfants*, à l'oubli de toutes choses.

Toulouse est une forte grosse ville, presque toute bâtie en briques, et largement étendue sur les belles rives de la Garonne. Un très-grand pont, jeté sur cette rivière, présente un point de vue magnifique lorsque le ciel est serein. En même temps qu'on aperçoit devant soi la Garonne qui coule entre deux

rangs de superbes maisons et va se cacher sous de beaux ombrages, on découvre un horizon vaste et profond, à l'extrémité duquel la chaîne des Pyrénées et le Pic du Midi montrent leurs lignes blanches et vaporeuses. La distance est de trente lieues, et l'on conçoit que la vue doit être assez belle et assez étendue.

Je ne crois pas que Toulouse applaudît aujourd'hui au supplice de Calas, quoiqu'elle ait encore et son gros Capitole, et ses nombreux pénitents, et son Trappiste, et son *Écho du Midi*, et une foule d'âmes charitables qui font des vœux pour les victoires de la régence d'Urgel; car il faut dire que les dévots de ce pays ont une foi miraculeuse en la Providence, et ne désespèrent pas que des soldats et des généraux, qui ne sont déjà plus en Espagne, y gagnent encore des batailles. Cependant ces bonnes dames, qui cèdent leurs maisons de plaisance pour procurer d'agréables retraites aux moines fugitifs, et font des

quêtes, qu'elles n'appellent pas des emprunts, pour leur faire manger des foies d'oie, ces bonnes dames ne forment que la plus petite partie de la population, tandis que le commerce en compose la plus grande. Or on sait que le commerce, si joyeux en 1814, était joyeux de la paix, et que sa joie pourra cesser avec elle; car il n'aimera la guerre que lorsqu'elle sera entreprise pour ses intérêts. Les Toulousains donc, qui chargent et déchargent des ballots sur le canal du Midi, et ce sont les plus nombreux, n'aiment pas ces moines guerroyeurs, qui pourraient amener encore les jours de la guerre d'Espagne, et peut-être ceux où Wellington tirait le canon à leurs portes.

Perpignan et Bayonne ne sont pas les points où se reposent plus volontiers les *féaux* battus. C'est à Toulouse qu'ils viennent se ravitailler, s'entendre et reprendre courage. Chassés à Perpignan, ils vont par Toulouse reparaître dans la Navarre; et, refoulés à

Bayonne, ils vont par Toulouse encore se montrer en Catalogne. Dans cette ville est donc le centre des allées et des venues, et c'est un seul quartier qui chez elle est le point d'intersection entre toutes ces lignes croisées. Toulouse gagne un nom dans cette affaire, et ses deux journaux une fortune. Il ne manque là, pour que le nord des Pyrénées soit ce qu'était en 1791 la rive gauche du Rhin, que le palais d'un électeur au lieu d'une auberge; que le spirituel Calonne au lieu de MM. Gispert et Ortaffa; qu'une noblesse brillante au lieu de guérillas, et que des princes au lieu d'un avocat devenu roi.

XIV

**Tarbes. Argellez.
L'abbaye de Saint-Savin. Bayonne.**

Si je voulais continuer ma narration, il ne me resterait plus que des montagnes et des mœurs pastorales à décrire. Mais je sais assez que les lecteurs, occupés aujourd'hui des intérêts les plus graves, cherchent dans les Pyrénées autre chose que des rochers et des pâtres. Il est passé ce bon temps où, dans les

salons dorés, des coquettes avec des flots de carmin sur le visage, et des mouchoirs noirs sur leur teint de céruse, en présence de leurs amants à talons rouges, n'aimaient à s'entretenir que des sites des Alpes, que de la fraîcheur des bergères, et de leur fidélité conjugale. Nous ne sommes plus si près de la nature, et nous aimons nos affaires en vrais bourgeois qui ont la bassesse de soigner leurs intérêts. Je ne décrirai donc ici ni les hautes Pyrénées, ni la charmante Bagnères, où l'élégance de Paris se trouve au sein des montagnes, sous un ciel magnifique, et à côté de l'heureuse et opulente égalité de Campan; je n'entretiendrai mes lecteurs ni du Pic du Midi, ni de Baréges, ni de Gavarnie, ni de la *brèche* de Roland; et, sans employer la ruse des rhéteurs, qui parlent d'un objet en assurant qu'ils n'en parleront pas, je me tairai tout net sur ces belles choses que nous ferions bien d'aller voir avant de courir en Suisse ou en Écosse, faire trois ou quatre fois plus de chemin pour

voir ce qui n'est pas français ; car, aujourd'hui que nous prétendons n'être plus exclusifs, nous nous méprisons avec une générosité qui doit toucher les étrangers, et avec un orgueil qui est aussi risible que l'esprit exclusif d'autrefois.

Je dirai cependant quelques mots du grand marché de Tarbes, si beau en souvenir, et si remarquable par ce qui n'y est plus. Il a lieu tous les quinze jours à Tarbes, petite ville charmante, placée dans une plaine, et en vue de toute la chaîne des Pyrénées. Il se trouve à trois lieues de Bagnères-en-Bigorre, à quatre de Campan, à cinq d'Argellez, à dix de Pau ; et il est de cette manière le centre des grandes Pyrénées. C'est là que toutes les peuplades si variées de notre versant se réunissent pour échanger ce qu'elles ont de trop contre ce qu'elles ont de moins. Les costumes les plus pittoresques vous y enseignent les premiers documents de l'économie politique, et on peut y apprendre cette science, comme les enfants

apprennent à lire avec *des images*. Les Béarnais avec leur blouse blanche, leur berret bleu, leurs cheveux ronds et pendants comme ceux des rois chevelus, viennent vendre leurs mouchoirs et leurs toiles aux habitants des vallées, qui leur donnent en retour des laines, des bestiaux, des bois et des fers. Ces Béarnais, vifs, agiles, élancés, ont un extérieur d'esprit et de gaieté qui rappelle bien leur Henri IV ; et je ne sais si l'imagination m'abusait, mais je croyais y retrouver je ne sais quels airs de ce roi si facile et si spirituel. Là se trouvent amoncelées des laines en suint ou filées, des blés, des pommes de terre, des fromages de toute espèce, des viandes salées, des fourrages, des instruments de labourage, des bœufs, des moutons, des chèvres, des chevaux, des draps, de la bure, des toiles, et une modeste quincaillerie qui réjouit fort la simplicité de ces bons montagnards, et qu'ils aiment comme on aime toujours ce *superflu, chose si nécessaire*. C'est là que l'on voit com-

bien de variétés renferment les Pyrénées, en fait de mœurs et de races. Les femmes ont ce jour-là leurs plus beaux atours, et le soir elles retournent dans leurs chalets, en chantant des couplets de leur barde Despourreins, et sur un air qui ressemble fort au ranz des vaches. Beaucoup de ces familles parcourent vingt lieues pour retourner chez elles; et j'ai vu des pâtres qui font un trajet de tout un jour pour échanger une pièce de lard; tant les moindres choses ont de valeur dans ces pays si simples. Une circonstance particulière donnait, il n'y a pas longtemps encore, une grande importance au marché de Tarbes; c'était l'affluence des Espagnols qui venaient s'y approvisionner en mules et en bestiaux, souvent même en blés. C'est leur présence qui produisait une espèce d'opulence dans ce marché, car ils y apportaient leurs quadruples si enviés; et, dans ces pays où le numéraire est si rare, un peu d'or répandait la joie. Je dis un peu pour ces cultivateurs qui ne vendaient

que quelques denrées ; mais pour les marchands de bestiaux et de mulets, c'était beaucoup ; et les quadruples, les belles laines aragonaises, leur offraient de riches échanges. Ces Espagnols n'y sont plus depuis les troubles politiques, depuis le cordon sanitaire, les menaces de guerre, etc... Ils traversaient, par Gavarnie, dans la belle vallée d'Argellez, et se rendaient par Lourdes à Tarbes. Depuis lors cette route retentit des doléances des habitants, qui énumèrent les Espagnols qui venaient, et finissent toujours en répétant qu'il n'y en a plus. Il faut dire que l'on comptait alors jusqu'à quinze mille personnes sur la place de Tarbes, le jour du grand marché. Pour de pauvres cultivateurs qui ne jouent pas à la bourse, et qui, à la fin de chaque liquidation, n'ont pas cent mille francs de plus ou de moins, il faut convenir qu'un pareil marché peut bien être l'objet d'un regret.

De Tarbes on peut aller à Bagnères ou à Lourdes, par une route courte et belle. Quoi-

que je ne veuille plus mettre ici de vallées, j'en omets de si belles qu'on me pardonnera quelques mots sur celle d'Argellez, et sur l'abbaye de Saint-Savin, qui n'est plus aujourd'hui à des moines, et qui n'en est ni moins pittoresque, ni moins bienfaisante pour les trente-trois villages dont elle est entourée, depuis qu'elle est occupée par un nouveau prieur, lequel n'est autre que le médecin de Cauterets.

La vallée d'Argellez est un bassin rond, entouré de hautes montagnes. Mais, quand je dis cela, on ne sait que ce que j'ai déjà répété à propos de vingt autres sites, et on n'a pas vu, comme je le voudrais, ce fond admirable de bois, de prairies, de torrents, de villages, enfermé par des montagnes ou verdoyantes jusqu'à leur cime, ou blanches et ardues comme des glaciers. Il y a des choses qu'on a le courage de décrire; mais, pour celle-ci, on déplore la pauvreté des langues humaines. Le pinceau même ne peut repré-

senter cet effet d'immensité, ni rendre ces bruits confus et délicieux, ni faire respirer cet air si vif, et qui éveille tant les esprits. Il faut envoyer là le lecteur et renoncer à reproduire une nature inimitable.

Je n'avais encore circulé que dans le fond du bassin, et, arrivé même à Argellez, je ne m'étais pas assez élevé pour juger de l'ensemble de la vallée ; je n'avais vu pendant la route que la belle découpure des montagnes, lorsque le lendemain matin je m'acheminai, dès la pointe du jour, vers l'abbaye de Saint-Savin, qui est de la plus grande antiquité, car on fait remonter ses fondements au fort Émilien bâti par les Romains, et ses murailles à Charlemagne. Ainsi les quartiers de noblesse ne lui manquent pas; mais elle a mieux que cela, c'est sa forme et sa position que je vais tâcher de faire comprendre, désespérant de la faire voir. La vallée d'Argellez s'ouvre à Lourdes. Un peu après se trouvent des coteaux extrêmement élevés qui sont comme un

mur de clôture placé à l'entrée de cette grande enceinte. Après ces coteaux chargés des plus beaux bouquets de hêtre, le bassin s'arrondit, et l'on conçoit qu'il doit être vaste, puisque entre le fond et les hauteurs on compte trente-trois villages. Mais que ceux qui aiment les lieux recueillis se rassurent, car les montagnes environnantes sont si élevées que la vallée ne présente, pour ainsi dire, qu'une gorge énorme. L'enceinte se referme, et une terrasse adossée au fond, et vis-à-vis les coteaux d'entrée, porte comme sur un promontoire les gothiques murailles de Saint-Savin. Des deux côtés de cette terrasse se trouvent deux issues assez étroites, dont l'une forme la vallée d'Ossun, et l'autre celle de Luz, par laquelle on se rend à Gavarnie. Ainsi, comme on le voit, un paysagiste n'eût pas mieux ouvert et fermé cette admirable vallée. Tandis que je gravissais, par une matinée très-froide, le sentier escarpé qui conduit à Saint-Savin, un brouillard épais remplissait l'at-

mosphère. Je voyais à peine les arbres les plus voisins de moi, et leurs troncs se dessinaient comme des ombres à travers la vapeur. A peine arrivé au sommet, je fus ravi de me trouver au pied d'une gothique chapelle; et ses ogives, ses arcs si divisés, ses fenêtres en forme de rosaces, ses vitraux de couleur, à moitié brisés, me charmèrent. Enfin, me dis-je en passant sous l'antique porte, voici une véritable abbaye; c'était pour mon imagination un ancien vœu réalisé. Des Espagnols travaillaient dans la cour. Ces robustes ouvriers remuaient avec gravité d'énormes pierres; et j'appris qu'à cause de leur patience et de leur sobriété, on les employait, dans nos Pyrénées françaises, aux travaux les plus difficiles. Mon compagnon de voyage demanda le propriétaire; et tout à coup un petit homme vif et gai se présenta en disant: Voici le prieur; que lui demande-t-on?

— Voir la vallée et son prieuré.

— Bienvenus, nous dit-il, bienvenus ceux

qui veulent voir la vallée et le prieuré. Il nous ouvrit alors une porte qui, de cette cour, nous jeta sur une terrasse. Tenez, ajouta-t-il, vous venez au bon moment ; regardez et taisez-vous. Je regardai, en effet, et de longtemps je n'ouvris la bouche. La terrasse sur laquelle nous nous trouvions était justement à mi-côte, c'est-à-dire dans la véritable perspective du tableau, en outre sous son vrai jour, car le soleil, se levant à peine, donnait un relief extraordinaire à tous les objets. Le brouillard que j'avais un instant auparavant sur la tête était alors au-dessous de mes pieds ; il s'étendait comme une mer immense, et allait flotter contre les montagnes et jusque dans leurs moindres sinuosités. Je voyais des bouquets d'arbres dont le tronc était plongé dans la vapeur, et dont la tête paraissait à peine ; des châteaux à quatre tours, qui ne montraient que leurs cônes d'ardoise. La moindre brise qui venait soulever cette masse l'agitait comme une mer.

Auprès de moi, elle venait battre contre les murs de la terrasse, et j'aurais été tenté de me baisser pour y puiser comme dans un liquide. Bientôt le soleil, la pénétrant, l'agita profondément, et y produisit une espèce de tourmente. Soudain elle s'éleva dans l'air comme une pluie d'or ; tout disparut à travers cette vapeur de feu, et le disque même du soleil fut entièrement caché. Ce spectacle avait le prestige d'un songe ; mais, un instant après, cette pluie retomba, l'air se retrouva aussi pur, le brouillard aussi épais, mais moins élevé. Grâce à cet abaissement, de nouveaux arbres montraient leurs têtes ; des coteaux inaperçus tout à l'heure présentaient leurs cimes grises ou verdoyantes. Ce mouvement d'absorption se renouvela plusieurs fois ; et, à chaque reprise, le brouillard, en retombant, se trouvait abaissé, et une nouvelle zone était découverte. Nous rentrâmes alors chez le possesseur, qui, en vertu des lois de la constituante, a succédé aux riches oisifs

qui s'ennuyaient autrefois de ce beau spectacle, et n'y voyaient que des rochers et d'humides vapeurs. C'est le médecin de Cauterets qui a fait cette acquisition, et qui est le patron naturel de ces montagnards, leur conseil dans toutes leurs affaires, leur organe auprès de l'autorité, leur médecin quand ils sont malades. Il s'est nommé le prieur de Saint-Savin; les habitants lui en ont donné le titre, et il a obligé l'évêque même à le lui conserver. Lorsque cet évêque, qui n'aime pas trop les acquéreurs de biens nationaux (on s'en convaincrait si je le nommais), arriva dans le pays, l'usage voulait qu'il visitât les quatre vallées; on s'impatientait de ne pas l'y voir. Le nouveau possesseur de Saint-Savin se rend chez lui, enveloppé d'un grand manteau. On le prend pour un curé pétitionnaire, et il fait la queue. Son tour arrivé, on lui demande ce qui l'amène. Il jette alors son manteau, et montrant à découvert son habit laïque : Monseigneur, dit-il, je suis prieur de Saint-Savin,

et je viens réclamer le privilége dont jouirent autrefois mes prédécesseurs, celui de recevoir monseigneur quand il visite les quatre vallées. L'évêque, charmé, lui pardonna sa nouvelle dignité, et lui accorda ce qu'il demandait. Cet homme, aussi adroit que spirituel, a été ainsi le conciliateur de ces contrées, où le sentiment de l'indépendance est très-profond, et s'y joint en même temps à une imagination très-religieuse, et à un grand besoin du culte public. Il faut ajouter que le nouveau possesseur, sans changer la forme si originale de cette abbaye, y a fait construire intérieurement une maison de santé des plus commodes, et qu'il a su remplacer assez utilement pour tout le monde l'ancienne hospitalité monastique. De pareils acquéreurs valent bien les anciens abbés, et peuvent nous réconcilier avec les décrets de 1790.

Je me rendis de nouveau sur la terrasse, pour jouir d'un spectacle tout différent, celui de la vallée délivrée des brouillards, fraîche

de la rosée et brillante du soleil. Dans ce moment le voile était tiré ; je voyais tout, jusqu'à l'écume des torrents et au vol des oiseaux; l'air était parfaitement pur ; seulement quelques nuages, qui se trouvaient sur la direction ordinairement plus froide des eaux ou des courants d'air, circulaient encore dans le milieu du bassin, se traînaient peu à peu le long des montagnes, remontaient dans leurs sinuosités, et venaient se reposer enfin autour de leurs pointes les plus élevées, où ils ondoyaient légèrement. Mais la vallée, comme une rose fraîchement épanouie, me montrait ses bois, ses coteaux, ses plaines vertes du blé naissant, ou noires d'un récent labourage ; ses étages nombreux couverts de hameaux et de pâturages ; ses bosquets flétris, mais conservant encore leur feuillage jaunâtre ; enfin des glaces et des rochers menaçants. Mais ce qu'il est impossible de rendre, c'est ce mouvement si varié des oiseaux de toute espèce, des troupeaux qui avan-

çaient lentement d'une haie à l'autre, de ces nombreux chevaux qui bondissaient dans les pâturages ou au bord des eaux ; ce sont surtout ces bruits confus des sonnettes des troupeaux, des aboiements des chiens, du cours des eaux et du vent, bruits mêlés, adoucis par la distance, et qui, joignant leur effet à celui de tous ces mouvements, exprimaient une vie si étendue, si variée et si calme. Je ne sais quelles idées douces, consolantes, mais infinies, immenses, s'emparent de l'âme à cet aspect, et la remplissent d'amour pour cette nature et de confiance en ses œuvres. Et si, dans les intervalles de ces bruits qui se succèdent comme des ondes, un chant de berger résonne quelques instants, il semble que la pensée de l'homme s'élève avec ce chant pour raconter ses besoins, ses fatigues au ciel, et lui en demander le soulagement. Oh! combien de choses ce berger, qui ne pense peut-être pas plus que l'oiseau chantant à sès côtés, combien de choses il me fait sentir et penser!

Mais cette douce émotion passe comme un beau rêve, comme un bel air de musique, comme un bel effet de lumière, comme tout ce qui est bien, comme tout ce qui, nous touchant vivement, ne doit, par cela même, durer qu'un instant.

Je demande pardon au lecteur de lui conter tout cela; mais me voilà, sans plus de délai, sur la route de Bayonne, au milieu des landes arides, des bois de chêne et des marchands de viande salée, qui se plaignent à Orthès, et dans toutes les contrées, que leurs magasins sont encombrés, que les vaisseaux portugais n'arrivent plus pour emporter leurs jambons, et qu'enfin l'Adour semble ne plus couler pour eux. J'arrive à Bayonne par une neige qu'on n'a pas vue depuis longtemps; j'y cherche avec empressement des Espagnols réfugiés; mais ils étaient tous presque cachés. Bayonne, et les pays environnants, quoiqu'ils n'aient donné qu'un député au côté gauche, n'aiment cependant pas les tur-

bulents défenseurs de la Foi. Nommer des députés qui leur conviennent ne dépend pas toujours d'eux; mais faire un bon ou mauvais visage à ceux qui se rendent chez eux, leur est très-permis et très-facile; et, à cet égard, ils usent de toute leur liberté. Non pas que les Bayonnais fassent comme beaucoup de gens qui aboient après les battus, et leur mordent les talons; les Basques sont plus généreux. Mais, comme ils se sont imaginé que les cortès de Cadix avaient eu le droit de donner une constitution, comme ils parlent presque tous espagnol, et s'intéressent aux affaires de la Péninsule presque autant qu'à celles de France; comme enfin ils sont commerçants et qu'ils aiment à trouver les routes ouvertes, ils détestent ces turbulents insurgés, qui attaquent une constitution juste; qui, ne pouvant la renverser, arrêtent du moins les voitures dans les défilés de la Biscaye, et lèvent sur elles des contributions pour la *messe*.

Un jour, en effet, des officiers de l'état-major d'un certain général fugitif se promenaient aux allées Marines, belles rangées d'arbres sur les bords de l'Adour. Des Espagnols des bords de la Bidassoa, qui font le service des transports dans ces défilés, reconnurent deux de ces officiers pour chefs des bandes insurgées qui les avaient arrêtés. Ils les poursuivirent de paroles; et, après des expressions assez dures, la querelle allait s'engager plus vivement, lorsque la jeunesse bayonnaise intervint, et obligea les deux officiers, accusés de s'être faits percepteurs sur les routes, à se réfugier dans une maison voisine. Les fugitifs se montraient peu, et, depuis, ils se montrent moins encore. Ils sont presque tous répandus dans les campagnes voisines, où ils vivent plus économiquement et plus tranquillement, en attendant d'occuper l'Escurial. J'ai vécu, à Bayonne, avec des voyageurs qui avaient été imposés comme les autres, et qui m'ont conté la chose comme

20.

voici : A l'entrée d'une gorge on est arrêté, et on vous demande, le fusil sur la poitrine, de satisfaire aux douanes royales. Il n'est pas question là de disputer sur le lieu de la perception qui est une grande route, ni sur le mode, ni sur le tarif; il faut payer. Après quoi le chef de ces douaniers royaux vous délivre, sur un chiffon, quittance des onces d'or qu'il a reçues, et appose dessus sa signature, ét un certain cachet; après quoi on continue, et en montrant la quittance à chaque station, on ne paye pas deux fois. Il faut convenir que ce sont là de grandes routes bien administrées, et que, quand un gouvernement vole, il le fait avec ordre et intelligence. Je dis quand un gouvernement *vole*, parce que, comme on a déjà imposé les voyageurs au nom du gouvernement de Madrid, il y en a nécessairement un qui vole, celui de Madrid ou celui d'Urgel; je laisse aux casuistes de la légitimité à décider lequel.

Bayonne offrait, à cette époque, un singu-

lier conflit d'ouï-dire. Il y arrivait assez d'Espagnols de tous les points. Selon les uns, ce gouvernement atroce ne pouvait tenir longtemps, la nation le voyait avec horreur, il était sans force, et cependant il commettait des violences inouïes que personne n'empêchait. A la vérité, ceux qui disaient cela n'arrivaient pas de Madrid, dont ils parlaient tant, mais ils venaient de la frontière où ils avaient été battus par ce gouvernement *sans force*. Les autres, que le bruit et l'agitation paraissaient effrayer quelque peu, disaient que c'était dommage qu'on ne pût pas s'entendre, que l'on ne voulût pas se calmer, se faire des concessions réciproques, et demeurer en paix et en liberté. Ceux-là étaient les plus durement réfutés par les précédents : et quand ils parlaient d'une constitution modifiée, ils étaient beaucoup plus maltraités qu'ils n'auraient pu l'être dans la société *Landaburienne*. D'autres, enfin, admirateurs passionnés des législateurs de Cadix, pleins d'un orgueil tranquille, mon-

trant un mépris souverain pour leurs ennemis du dedans et du dehors, mettant sur la même ligne la régence d'Urgel et les cabinets réunis à Vérone, disaient qu'on pouvait leur faire la guerre, qu'on pouvait entrer chez eux, et qu'il n'était pas dans leur usage de s'y opposer; mais *no importa,* ajoutaient-ils, en fumant des cigares de la Havane, et jetant la fumée avec insouciance; *no importa.* Je voulais les faire expliquer; mais, sans plus gâter de paroles : Qu'on essaye, disaient-ils; et, retournant à leur cigare, ils ne m'écoutaient plus.

Bayonne, l'un des plus beaux ouvrages de Vauban, est, comme disent les ingénieurs, à cheval sur l'Adour et sur la Nive. L'Adour y est là d'une largeur considérable. La ville est placée sur la pointe de terre qui se trouve entre les deux cours d'eau, et elle s'étend encore sur l'autre bord de la Nive. Elle est entourée de fossés qu'on peut inonder à volonté; et elle est dominée par une superbe

forteresse, qui, placée vis-à-vis et assez loin des deux courants d'eau, commande la plaine. Peu de préparatifs militaires avaient été faits à la fin de décembre; à peine quelques pièces de canon avaient-elles été mises en batterie, et avec l'intention évidente de les montrer. La forteresse était dans un complet armement; et c'est sur elle seule que l'on peut compter aujourd'hui, car le reste de la place est en fort mauvais état. Une grande quantité de munitions avaient été apportées de Brest, et gisaient confusément sur les bords de l'Adour, dans l'arsenal et autour de la ville. Les compagnies d'artilleurs avaient été envoyées à Toulouse pour se pourvoir de chevaux; et on évaluait à dix-sept batteries l'artillerie qui avait été mise en état. En somme, c'étaient là des préparatifs; mais ils n'étaient pas de nature à effrayer le commerce, si les journaux, qui arrivaient tous les deux jours, n'étaient venus répandre tantôt l'espérance, tantôt la crainte, et toujours l'anxiété.

Bayonne est riche surtout de son commerce avec l'Espagne ; toute son existence est là, et, quand on prétend que ce commerce n'existe plus, on trompe indignement la France et le gouvernement, s'il l'ignore. Si nous recevions de l'Espagne des produits manufacturés, on pourrait croire que les derniers troubles ont arrêté tout à fait ce commerce, parce que, en effet, la moindre agitation surprend les grandes spéculations. Mais l'Espagne nous donnait des laines, des quadruples, des fers. Ces objets sont, en quelque sorte, spontanément et annuellement produits comme des récoltes. Les pâtres coupent leur laine, les mineurs extraient leur fer, quoi qu'il arrive. Il n'y a que l'interruption des communications, un cordon sanitaire ou la guerre qui puissent empêcher un pareil négoce. En retour, nous ne donnions à l'Espagne que des objets de première nécessité, comme la viande salée, les tissus, etc. Ainsi nos échanges avaient dû continuer, et ils n'ont été suspen-

dus que par la crainte d'une déclaration de guerre, et des prises qui en seraient la suite. Bayonne fait aussi beaucoup de commerce avec les îles ; et, pour celui-là, on ne dira pas que la guerre ne nous le ferait pas perdre ; on sait assez qu'elle en serait la ruine, en nous interdisant la mer, et en procurant la circulation exclusive aux Anglais. On concevra donc que les Bayonnais eussent de l'humeur, pénétrés surtout comme ils le sont que l'honneur français n'est pas intéressé à troubler nos voisins, et à leur imposer notre sagesse et nos lois.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



Publications Nouvelles.

MARIE MANCINI, par Mme *Sophie Gay*. 2 vol. in-18.
L'ART DE PLAIRE, par *Eugène Sue*. Un vol. in-18.
LE CHEVALIER DE PLÉNOCHES, par *Paul de Musset*. 2 v. in-18.
BABEL LITTÉRAIRE. Tome 1er. in-18.
LA COMTESSE AU TROIS GALANTS, par *Alphonse Brot*. 2 vol. in-1.
UNE FOLLE HISTOIRE, par *Alphonse Karr* Un vol. in-18.
LES TOURELLES, ou Histoire de Châteaux de France, par *Léon Gozlan*. 2 vol. in-18.
LE CAPITAINE PAMPHILE, par *Alexandre Dumas*. Un vol. in-18.
MELCHIOR, par *Camille Bodin* (Jenny Bastide). 2 vol. in-18.
UNE FILLE D'ÈVE, par *H. de Balzac*. 2 vol. in-18.
LETTRES SUR LES PRISONS DE PARIS, par *F.-V. Raspail*. 3 à 4 vol. in-18.
CARLO BROSCHI, nouvelle historique, par *Eugène Scribe*. Un vol in-18.
EMMA, par *l'auteur de Tryvelyan*. 2 vol. in-18.
VERONIQUE, par *H. de Balzac*. Un vol. in-18.
ARTHUR D'AIZAC, par le comte *Horace de Viel-Castel*. 2 vol. in-18.
SOUVENIRS DE GENÈVE, par *Alexandre Andryane*. 2 vol. in-18.
LES PETITS ÉMIGRÉS, par *Mme de Genlis*. 2 vol. in-18.
CONTES VARIÉS ET TABLEAUX DE MŒURS, par *Mme Charlotte Moreau de la Meltière*, traducteur de de Niebelungen. 2 vol. in-18.
L'AINÉ DE LA FAMILLE, par *A. de Lavergne*. 2 vol. in-18.
GABRIEL, par *George Sand*. Un vol. in-18.
VALDEPEIRAS, par *H. Arnaud* (Mme Ch. Reybaud). 2 vol. in-18.

